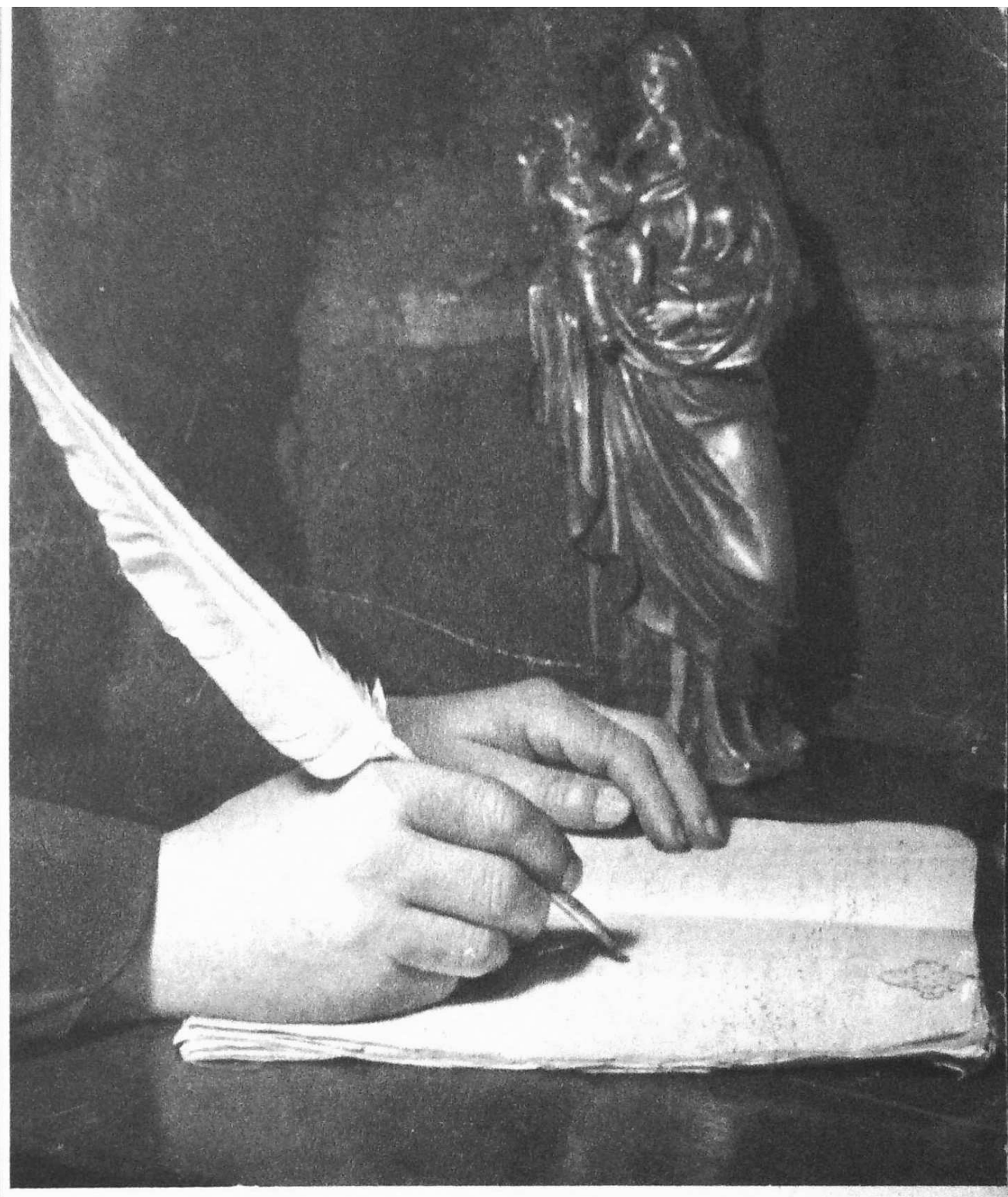


LES
FILLES
DU
SAINT
ESPRIT



SOUVENANCE

« ...Le « Grain de Sénevé », écrivait, sur la tombe obscure d'une de vos fondatrices, une main inconnue. Il a levé, ce grain de Sénevé. Et c'est la gloire de notre sol breton de l'avoir reçu, c'est à la sève divine qui l'a vivifié qu'il doit d'être devenu un grand arbre dont les rameaux portent les fruits les plus exquis de l'Évangile et abritent sous leur feuillage toutes les faiblesses et toutes les détresses de l'esprit et du corps. »

Monseigneur Morelle.

PHOTOGRAPHIES DE JOS LE DOARÉ

PRÉLUDE

Toute chose vivante naît pitoyable et frêle. Mais en elle se pressent mystérieusement des puissances de grandeur et de durée, profusion de Celui qui seul a pu dire : « Je suis la Vie ».

Et lorsque, par-dessus les siècles révolus, l'œil suit de quelque haut lieu la vie montante d'une Congrégation, c'est un spectacle émouvant qui appelle pour s'exprimer de solides images gonflées de mâle fierté et toutefois d'essentielle simplicité.

C'est le vaisseau de haute mer que Dieu construit pièce à pièce. Tâcheron de génie aux lenteurs d'éternité, il façonne amoureusement l'intrépide carène, il grée les mâtures et lance un jour, dans l'espace et les vents favorables, la nef qui doit affronter la traversée redoutable du Temps.

C'est le fleuve imposant, né de la source blanche qui, dans sa course têtue, compose avec la terre et les éléments, reçoit dans sa coupe accueillante toutes les eaux des terroirs où elle passe et tend ainsi sans repos vers sa plénitude.

C'est l'arbre biblique, le chêne géant, reposoir des ciseaux du ciel. Qui dira son étonnante genèse ? Dieu fait la terne semence et la jette en un sol complaisant. La mort libère en elle la vie ; lentement — car il ignore la hâte fébrile, fruit de nos limites — il enfonce les racines comme des griffes cupides dans les souterrains opulents et ténébreux ; il maçonne le fût, il noue les torsades des branches, tisse la feuille, brode la fleur et gonfle le fruit comme une outre généreuse. Et vient un jour où, sans coup de théâtre, l'arbre porte avec aisance sa perfection achevée. Il est devenu cette « puissance qui épouse le ciel ».

Ainsi d'une Congrégation. Alors que tant d'entreprises, même remarquables, tracent leur vie sur une courbe qui se brise, une Congrégation déroule son destin dans une harmonie sûre et constante.

Parfois une heure torride vient en presser le rythme, le suspend ou l'infléchit gravement. Mais une force invisible et souveraine qui n'est pas de ce monde et à qui toutes choses obéissent, le fait rebondir, plus soutenu, plus martial et chaque fois plus rechargé de vigueur.

« Ceux que j'ai choisis ne travaillent pas en vain. L'Ordre qu'ils ont fondé n'est pas voué à disparaître car c'était une famille bénie du Seigneur et ses descendants le seront encore. » (Isaïe).

Et c'est pourquoi ceci est la Geste de Dieu, la simple et touchante histoire de sa Grâce dans une lignée qui fut sa servante.

Gloire à Dieu car c'est Lui qui fait tout.

S O U V E N A N C E

I - LA CHANSON DE L'AUBE

Il y a trois cents ans...

Voici donc ce qui se passait chez nous il y a de cela trois cents ans. Le grand siècle résonnait de génie. Son œil de lynx crevait tous les masques et son oreille attentive écoutait bruiser les rumeurs éternelles du cœur de l'homme qu'orchestraient d'immortels poèmes. Nouvel Auguste, le Roi-Soleil entra majestueusement dans l'Histoire. Notre Bretagne s'appliquait à devenir française. Jugulée, croyait-elle, la fière province se souvenait de sa souveraine « en sabots mirlitonitains » et ruait dans les brancards comme un poulain rétif.

A Rome, Innocent X suivait avec tristesse la décadence de l'unité chrétienne. Prétentieux et arrogant, le pouvoir temporel se raidissait et n'entendait plus la grande voix pacifique et sûre de l'Eglise. La sombre doctrine de Jansen déferlait sournoisement sur le monde.

Et ce pendant, Monseigneur Denis de la Barde présidait aux destinées de la bonne ville de Saint-Brieuc, la cité suave, estudiantine et pieuse, drapée dans son recueillement monacal.

Subjugée, elle se complaisait dans son Excellence et, lorsque, dans l'éclat des ors et des améthystes qui vibraient sous les feux des luminaires, le Prince de l'Eglise montait à l'autel de Dieu, son peuple restait muet d'admiration ou disait béatement : « Beau comme un cygne ». Mais il possédait bien plus que ces vaines prestances, et les charismes affluèrent en lui comme d'une corne bénie d'abondance. Son intelligence magnifique et sûre en imposait aux errants de la pensée. Sa mesure faisait magistralement la tare dans les litiges profanes comme dans les débats sacrés. Avec la même aisance, il était proche de chacun et de tous : Docteur en Sorbonne, prédicateur du Roy, Président perpétuel des tenues des Etats de Bretagne, on le voyait aussi se pencher avec amour sur les humbles au cœur secret, prêcher aux foules comme un missionnaire possédé de Dieu et tout en même temps animer de sa puissante vitalité intellectuelle l'Hôtel du Paradis, le Collège briochin cher à son cœur, où les escolâtres même parlaient couramment grec et latin. Ce fut lui encore, fidèle aux prescriptions du Concile de Trente, qui prit en

charge la formation de ses clercs livrée jusqu'alors à l'improvisation bienveillante. A l'endroit même, où les rainettes déviaient soir et matin leur grand choral inexpressif on vit s'élever l'imposant séminaire qu'une jeunesse choisie habiterait bientôt et qu'animerait l'âme ardente du Pasteur. En bret, le beau soucy de Dieu habitait le diocèse et chacun sait que le zèle est diffusif de lui-même et rôde à la recherche de cœurs disponibles. Dieu y pourvoit.

Mais trêve de grandeurs.

Et place à la fraîcheur et à l'intimité d'un rayon plus réduit.

1649... le 9 du mois noir...

Les bonnes cloches de Plérin chantaient.

Dans le clocher pansu que fit construire vénérable et discret Messire Guillaume Lucas, les bonnes cloches de Plérin chantaient la grande nouvelle, vieille comme le monde et toujours débordante de surprise attendrie, d'allégresse et de blancheur : « Un petit enfant est né et l'Eglise vient d'en faire un fils de Dieu ».

Dieu seul sait comme, mais quelques instants après, du levant au ponant, des grèves aux guérets, tout Plérin disait la même chose : « C'est à la Ville Hervy, au Pré Jarno, chez Louise Quinio et Jean Leuduger... C'est un petit garçon. Il s'appelle Jean. Françoise Châtel fut la commère, Charles Fainel le compère et Messire le sous-curé Burel lui bailla le saint baptême ». Entre haut et bas, des précisions édifiantes circulèrent bientôt. Dolente et angoissée, la pieuse Louise avait voulu donner à son enfant toutes les chances de bénédiction. Elle l'avait voué à Jésus et Marie et il était venu au monde comme l'enfant-Dieu, sur la paille fraîche d'une étable, dans l'humble société des troupeaux songeurs.

Ce fut la seule distinction que le ciel permit à celui qu'il prédestinait. Les grandes choses sont toujours simples et toute floriture les affadit.

Et c'est ainsi que Dieu posa, en grand secret, la première pierre du monument qui serait un jour la Congrégation des Filles du Saint-Esprit.

La vie en fleur...

L'enfant grandit. Comment ? Nous n'en savons rien et pourtant nous savons tout en ouvrant la légende dorée de nos propres enfances paysannes. D'accortes voisines durent le souper d'un air entendu et affirmer à la mère, qui le savait parfaitement de science infuse, que cet enfant était beau, fort, intelligent et qu'il irait loin. Il apprit à dire les mots éternels, à faire le signe du chrétien. Il fit ses premiers pas et dès lors il explora le monde : la cour où caquetait la volaille, les nids dans la paille blonde, la crèche chaude où sa mère faisait chuintier le lait frais dans la bassine à traire. Vint un jour où, glorieux, il put suivre les moutons dans les prés fleurant la menthe mauve. Il se roula comme nous dans les foins coupés, courut, sabots en mains, dans les chemins creux, écouta la joute des coucous des hauteurs de Bon-Repos aux berges

du Gouët. Debut sur la pointe du Roselier, son regard avait pour espace l'infini de la mer fondu dans l'infini du ciel et, sans le savoir, son âme prenait la mesure de ses horizons.

Ses père et mère ne lui prêchaient pas Dieu : ils le vivaient. Dieu était « de la maison » qui jamais ne se dissociait de lui n'ayant par ailleurs aucun équilibre. Les besognes les plus profanes devenaient sacrées et perdaient ainsi leur mome pesanteur. Matin et soir on affirmait bonnement sa seigneurie sur toutes choses et, le dimanche, le petit Jean, tout craquant de joie dominicale, faisait le grand voyage du bourg pour rendre au ciel ses devoirs. Il baignait en Dieu.

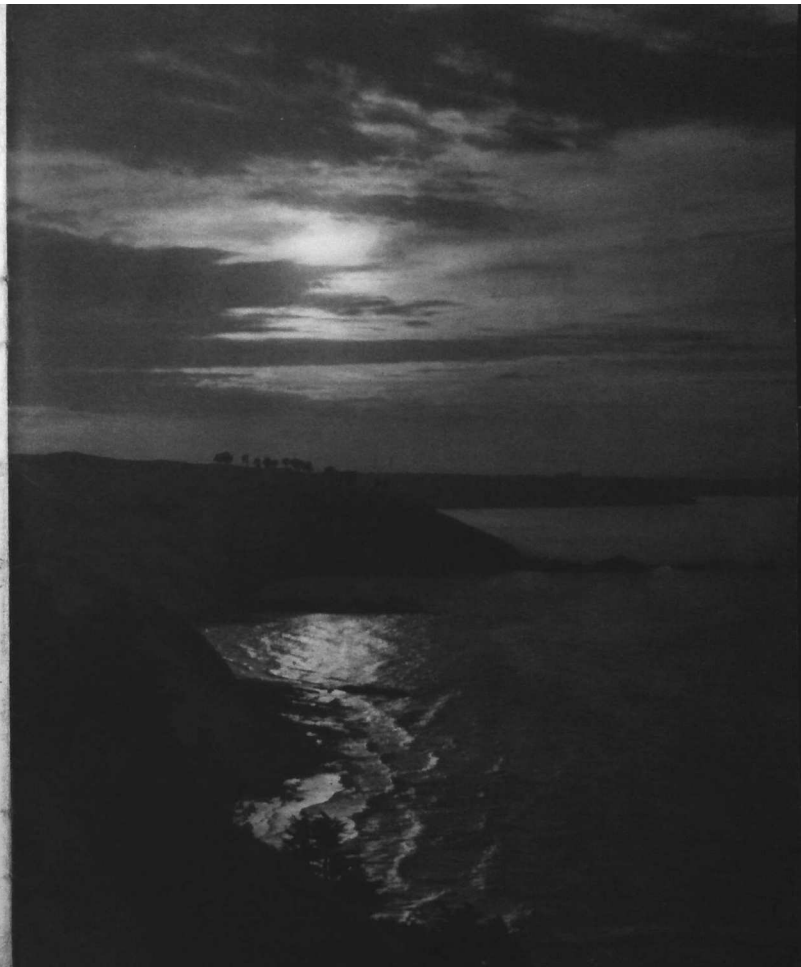
Mais il faut songer à instruire ce garçon — chose facile car Plérin est là-dessus à la pointe du progrès. Edme Duval, venu on ne sait d'où, s'est installé à la bonne franquette, comme pédagogue à la Ville Hervy. Il apprend à qui veut « le service divin, à lire, à écrire, la grammaire, le calcul, tant au jet qu'à la plume ». Le petit Jean ne fit qu'y passer, ayant vite épuisé le bagage de son maître. On s'en fut jusqu'à Jean Ruellan qui parlait latin. Un rêve secret caressait le cœur des Leuduger : leur fils à l'esprit vif comme une hirondelle, il est touchant de dévotion et de gravité. — Béni soit Dieu s'il le choisit pour ses autels. — L'enfant disait oui et voilà notre petit paysan, roulant aux cachots de sa carriole, vers l'Hôtel du Paradis, où, parmi les petits messieurs de la ville, il fera ses humanités.

Sa vie intellectuelle décrit alors, en peu de temps, une parabole éblouissante et géante. A 16 ans, il a parcouru le cycle du collège dont Monseigneur de la Barde maintenait pourtant fort haut l'idéal. A 20 ans, logique, métaphysique, physique et mathématiques lui ont livré leurs arcanes et, sous la tutelle lumineuse du Père Jésuite François, de Rennes, son esprit s'est offert des dons incomparables, fruits plus ordinaires de l'âge mûr : la solidité du roc, la clarté des sources, la rigueur et les nuances de la vérité.

La quête de Dieu.

Qu'allait-il faire maintenant ? Lui qui marchait d'un pas ferme vers son pieux destin, voici qu'une hésitation maligne le saisit. Ce fut pour les Prémontrés un fléchissement providentiel, un moment psychologique, bon à saisir lorsqu'on a souci de son Ordre. Jean Leuduger voulut-il être généreux pour ne pas être lâche ? Il quitta Rennes secrètement et se retrouva tout ahuri, à Lieu-Dieu en Jard, tout de blanc vêtu. Ce fut court. Le Saint-Esprit sans doute le voulait ailleurs et prit comme truchement l'émissaire le plus propre à mettre en branle un Breton : la nostalgie. Dieu seul a de ces astuces. Béni soit-il d'avoir mis dans nos origines cette note mineure sans laquelle nous ne nous serions pas reconnues. Il s'enfuit sans dire mot. Pas d'histoire. Et il recommença de trouver la terre habitable lorsqu'il huma l'odeur de son pays et perçut l'incantation des choses fraternelles. A un détour du chemin il vit son père et sa mère. Alors plus rien ne lui manqua.

Il repartit cependant car il quêtait toujours son *grâal*. Il était sûr désormais de l'appel divin mais on le trouvait jeune pour le Séminaire,



.. son âme prenait la mesure de ses horizons.

et l'oisiveté lui répugnait. Comme Anne Vercors, il s'en va pèlerin vers la Ville éternelle, ayant entendu « l'ange sonnait de la trompette sans aucun son que tous entendent ». Jean le père en fut marié. Et Louise la mère trembla. Jean le fils prit son Penn baz et son chapelet et, à grandes foulées de géant, il fonça vers la volonté de Dieu. Il marcha longtemps contre vents, frimas ou canicule car son équipée vit de coutils des quatre saisons. Son âme bourdonnait de pensée, de prière, de cantiques à Marie. Il hanta chapelles et moutiers, traversa comme un météore mainte université, but à l'eau des fontaines, mâcha les noirs quignons de l'aumône et dormit dans la paille. Il vit avidement le Pape qui le bénit et nous bénit en lui. Il s'en fut à Naples, à Saint-Nicolas de Bari, tout embaumé de célestes effluves. Il vit l'Ombrie et ses peupliers fuselés et la petite Claire endormie dans son oraison. Il entendit youler les pâtres du Tyrol et tinter les clarines dans les alpages. Il s'agenouilla tendrement devant la Vierge de Hall, monta vers Saint-Michel du Péril de la mer, et, pitoyable, loqueteux, famélique, vint s'abattre au seuil de la maison à l'heure rituelle des crêpes de blé noir. La mère le reconnut enfin et courut prudemment vers le père, qui avait juré qu'au retour de ce prodige on verrait ce qu'on verrait... Ce qu'on vit, c'est ce qu'on voit toujours en ces cas, malgré les serments solennels : deux hommes enfin comblés, ayant retrouvé le complément l'un de l'autre.

Mûri par l'oraison solitaire et le spectacle de la vie il demande aux Jacobins de Rennes la science théologique qu'il assimile comme le reste avec une avidité facile, puis fin prêt, comble de joie Monseigneur de la Barde en devenant, à la Grande Grenouillère, un séminariste éminent par la science et la vertu. En décembre 1674 il atteint enfin le sommet d'une vie d'homme : il est prêtre pour l'éternité.

Mais une fine fleur de malaise persiste encore en lui et l'appel des lointaines paganes le mord secrètement. Toute la Bretagne vibre du branle des partances : des pionniers audacieux cinglent vers l'Acadie et les corsaires malouins sillonnent la mer Océane. La cause de Dieu serait-elle la seule sans chevaliers partants ? Il ne sait pas... Son âme est sous le pressoir et tout lui semble une maigre ration. Dieu permet ces pistes fermées où l'on tourne en rond sans avancer. Il semblerait qu'un « vol d'oiseau » vers lui eût été plus parfait mais il y a des raccourcis appauvrissants et le choix n'est pas toujours un acte définitif et plénier : on avait choisi la route mais à tout instant la route choisie présente de nouvelles croisées. A chaque option nouvelle et généreuse la marche est soudain plus ferme, plus sûre, plus majeure. La réponse de Dieu lui vint par un homme de Dieu, le saint Père Huby. Partir ce n'est pas toujours franchir les frontières et traverser les mers, c'est quelquefois rester sur place et cette autre aventure requiert souvent plus d'âme que la première.

La paix l'habite, née de l'humble soumission. Dieu le voulait prêtre dans le siècle et missionnaire sur son propre sol. Il pouvait maintenant donner libre cours à son zèle. Et son zèle était grand. Pour le célébrer il faudrait une claironnante épopée et ceci n'est que bêgalement...

Pentecôte.

Avec une âme de Pentecôte, il fond sur toute nécessité, dépiste les causes du mal, cherche aussitôt le remède, et grand spécialiste des misères humaines, l'applique toujours à coup sûr. Rien ne lui résiste tant il est vrai qu'un zèle authentique chante toujours victorieux.

Les cadres ecclésiastiques craquent et défont ? Il les redresse avec patience et méthode et les entraîne se refaire avec lui à la source forte des retraites fermées. Les enfants croupissent dans l'ignorance profane et religieuse ? Il se fait pédagogue. Les pauvres ont faim ? Il ne peut plus manger. Ils sont nus ? Comment rester lui-même capitonné ? Chemises, bas, chaussures, tout passe dans sa prestidigitacion charitable ; les cotillons de la mère, les caracos de la sœur entrent dans la danse et il faut tout mettre sous clé pour que la famille entière ne se réveille pas demain plus queuse que le plus queux.

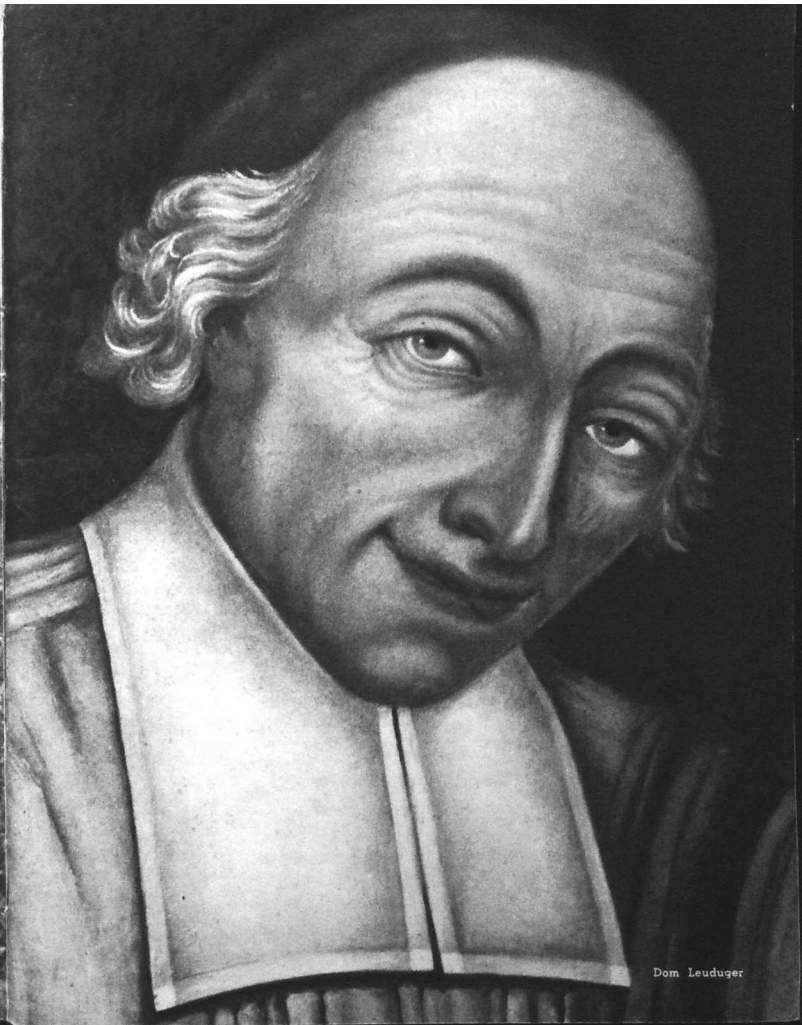
Un jour béni, son Evêque le convoque enfin pour sa première mission. Sa joie éclate, indicible, et tout Plérin partage sa fougue sacrée. Les charmes s'arrêtent, les houx châtiment, une longue théorie de paysans priant, chantant, peinant, escorte le missionnaire qui s'en va pieds nus au pays de Lanvollon. A Moncontour, à Lamballe, à Saint-Malo, à Dol, partout, dans les églises, sur les places publiques, dans les champs, sa voix résonne désormais comme une trompette d'or.

Fi de la rhétorique. Il offre au bon peuple la vérité toute nue, toute honnête, équation exacte de Dieu dont l'Esprit souffle impétueusement en lui. Psychologue, il appelle à son aide la fascination de l'image, et, baquette en main, il « tableaute » et dialogue familièrement avec son auditoire empoigné. Les marchands deviennent probes, les cabarets déserts, la danse décampe, les fileries tombent en disgrâce, la pureté renaît de ses mânes, les confessionnaux sont assaillis jour et nuit et, devant chacun, dégrisé, transfiguré, se dresse irrésistible, le vrai sens de la vie et de Dieu.

L'apôtre y met le prix fort : il veille, il jeûne, il se macère jusqu'au sang, il marche pieds nus, il se pécit de prière, d'interminable humilité, d'optimisme absolu, né de la fol. Il n'a plus peur de rien, étant sûr de Dieu.

Rien sans doute ne peut laisser un apôtre indifférent. Cependant Dieu semble spécialiser ses élus dans une misère d'élection et il s'arrange toujours pour qu'aucune n'échappe au regard d'amour qu'elle mendie.

L'ignorance et la misère vont fendre le cœur de Dom Iern et le tourmenter sans répit. Il prie, il pense, il cherche et trouve. Pour réduire l'ignorance de Dieu, il compose lentement le « Bouquet de la Mission », florilège des choses éternelles en mots de tous les jours. On le lit aux veillées, et furtivement, aux heures d'épreuve et de gravité. Chacun par lui se fait son propre éducateur et Dieu reprend peu à peu la place à laquelle il a droit. Pour les petits paysans qui vaguent insouciantes comme leurs troupeaux et qui ne savent ni a ni b, il va, divine illumination,



réaliser son rêve d'or : créer des écoles. Voilez-vous la face ô toutes les Républiques qui pensiez avoir inventé la poudre : ces écoles seront populaires et gratuites et nous les appelons d'un nom qui chante clair et fier dans notre histoire : les Petites Ecoles Charitables.

Instruments du Seigneur.

Ainsi les desseins de Dieu épousent la marche silencieuse du temps. De loin en loin il donne à son ébauche la touche qui précise le tableau mais si discrète, si impalpable qu'il faut du recul pour en saisir l'existence.

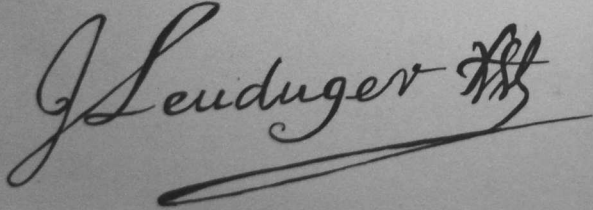
Dom Leuduger décide donc d'ouvrir une école à Plérin ou plutôt Dieu décide que Plérin sera la capitale des Filles du Saint-Esprit et ceci est plus strictement rigoureux que cela. Nos originalités sont toujours relatives.

Quelque complet que soit un homme, il est limité et il lui faut à peu près toujours, pour aboutir, l'aide modeste des mains et du cœur des femmes. Et comme dans les contes, à point nommé, surgit la bonne âme qu'on attend et qu'il fallait pour avancer. Dom Jean la connaît. Elle a 40 ans. Son cœur serait lourd des vides creusés dans sa maison si elle en avait demandé compte à Dieu. Mais elle ne discutait pas avec Dieu et n'avait qu'une vocation : celle de son bon vouloir. N'ayant plus de famille, elle aimerait tout le monde pour l'amour du Christ.

O notre première Mère, Marie Balavenne, paysanne à l'âme forte et dépouillée, quand nous évoquons votre souvenir il nous vient des images étonnamment simples, agrestes comme vous, et qui font essentiellement partie de la vie : le pain de chaque jour, l'eau du puits, la lampe allumée « et où vous êtes il fait clair ». Votre culture était vaste car vous saviez les choses de Dieu et celles de votre maison. Vous étiez humble et vraie. Vous aviez dans votre âme le pli sur lequel Dieu lui-même n'a pas de barre : la disponibilité et vous étiez « capable de tous les dévouements pour le bien ».

Signature de Dom Leuduger

(Extrait des Registres paroissiaux de 1888
conservés aux archives de Monticourt.)



Dom Leuduger lui demanda donc de s'occuper de la petite école et des pauvres de Plérin. Et elle s'occupa de la petite école et des pauvres de Plérin. Que c'est donc simple.

Elle aura d'ailleurs une fraternelle compagne de labeur, une fleur de printemps auprès de son été mûrissant : Renée Burel.

Et l'on put voir bientôt, descendant les pentes du Roselier, du Petit Couvran ou d'Argantel, quatre-vingts petits bouts de femmes en bonnet blanc à mentonnière, tout empressées dans leurs jupettes de futaine rouge ou bleue, fraîches comme des coquelicots et des nielles, les yeux tout ronds d'attente curieuse, vers l'école neuve du Légué où nos deux premières Mères les attendaient, cœur ouvert comme un doux asile.

On apprit a et b, quelle merveille ! on devint « bon en chiffre », on sut écrire en cursive, avec de belles plumes d'oie ; on sut bientôt bâtir un ourlet dans la bonne toile de Quintin, « conduire » décentement et « clore » le talon des bas en laine de mouton, filée au ronron des rouets de chêne. On apprit, mais oui, à faire de petites révérences adorables et drôles, devant les maîtresses, en croisant Messire le Recteur ou Monsieur le Bailli car Dom Leuduger tenait aux bienséances qui sont une dignité. On apprit surtout à connaître Dieu comme quelqu'un de très proche, qu'il fallait aimer et servir plus que tout et dont il fallait bénir toujours la sainte volonté. On apprit à aimer la Vierge Marie, à l'appeler tout au long de sa vie, soit pour lui dire un Avé, lui chanter un cantique, soit pour lui confier ses joies et ses soucis. On allait de surprise en surprise dans cette école et le charme en était si grand qu'il se communiquait de proche en proche comme une flamme de chandelier volant de cierge en cierge. Le dimanche, les sœurs aînées voulaient avoir leurs miettes de ce festin du sçavoir et l'on vit parfois deux cents paires d'yeux braquées sur les bonnes Mères, buvant leurs édifiantes paroles qui pétrissaient les âmes de christianisme comme on pétrit la bonne pâte dans la huche à pain.

Le soir, quand la volée d'oisillons s'était dispersée, bien vite on songeait au deuxième amour de Dom Jean : les pauvres et les malades. Le cœur charitable a de fortes antennes et dépiète vite la chaumière où l'on souffre, le lit clos où l'on se meurt, la langueur où l'on traîne sa mourante vie. Instruites par la tradition orale, par toutes les bonnes femmes à simples du pays et, de temps en temps, par quelque Esculape condescendant, nos deux mères éditent, de leur grande écriture sage et appliquée, une ineffable pharmacopée pour tous les maux de l'univers. On les imagine au soir tombant, à la lueur des chandelles de suif, tout affairées dans leur petite alchimie naïve et sécurable. L'une opère avec précision pendant que l'autre consigne avec sérieux pour la postérité, la formule pleine de poésie et d'espoir : Topique pour la fièvre quartre : « prenez une pince de poudre à fuail, une de sel, une de safran et une de suite de cheminée, une gouasse d'ail, gros comme une noix de lard bien gras, broyez le tout ensemble, le plus exactement que vous pourrez, étendez-le sur un linge dont vous « enveloppez » le petit doigt de la main gauche du malade, au moment qu'on s'apercevra que l'accès commence ». Les noms des remèdes sont pleins d'espérance et de poésie : élixir de longue vie ; onguent souverain ; tisane divine ; baume sympathique ;



ratafia de coings infallible, les références impressionnantes : ce remède a guéri Monsieur de Saxe de son hydropisie... Ce remède a guéri Madame de la Courbe. Et toute la roture de vivre d'espoir devant ces nobles cures prometteuses.

Et vint un jour...

Plus encore que leurs panacées, Marie Balavenne et René Burel distribuent leur présence attentive, les mots magiques et chrétiens, les seuls qui font oublier, patienter, bénir, parce qu'ils donnent un sens à tout mal et qu'ils font surabonder de joie au sein des tribulations.

Dom Leuduger regarde et s'édifie. Dieu l'a comblé bien au delà de ses vœux. Ses petits enfants sont arrachés à l'ignorance, ses pauvres à la solitude, l'avenir est plein d'espérance. Deux âmes, admirables sans le savoir, réalisent en perfection ce qu'il a si longtemps rêvé dans son cœur. Levées chaque jour avant le soleil, elles grimpent tous les matins la rude côte qui mène à l'église du bourg, et, remplies de Dieu comme l'abeille de miel, redescendent, toujours ouvertes aux grandes tâches de l'humble quotidien.

Soucieux de leur vie spirituelle, Dom Jean médite en ses oraisons un « Règlement » assez simple pour qu'il pût s'accorder paisiblement avec une vie très active, assez riche pour qu'il pût mener à la sainteté la plus certaine. Il le « pense », le « prie », le rédige avec précision puis demande à Monseigneur Frétat de Boissieux avec son paraphe, le paraphe même de Dieu.

Et il y eut dans la modeste vie de nos Mères, un grand jour de congé où tout labeur fut suspendu. Avec la Vierge qu'elles aimaient, leur âme magnifia le Seigneur, parce « qu'il avait regardé la bassesse de ses servantes et qu'il avait fait en elles de grandes choses ». Le 8 décembre 1706, simples, nettes, fermes, Marie Balavenne et Renée Burel s'engagèrent par vœux à servir Dieu dans ses petits et ses pauvres jusqu'à ce qu'il lui plaise de les rappeler à Lui. Elles étaient vêtues de blanc comme des paysannes en attours de pardon ou d'épousailles. Elles le seraient désormais toujours car c'est une fête infinie que d'être chaque jour de sa vie au service du Seigneur Jésus.

Notre race était née... Dieu seul le savait. L'arbre ne sait pas qu'il croît et ne peut soupçonner les fruits innombrables qui naîtront de sa sève...

Loué soit Dieu de l'avoir faite si belle en ses origines et d'avoir mis dans son berceau des dons d'un prix infini. Nous sommes nées d'un magnifique excédent d'âme... Il y eut assez de sève au principe, pour qu'elle monte généreusement à travers les décades et les siècles.

Notre Père avait en lui tous les contrastes qui délivrent l'âme de la banalité et lui confèrent une prestigieuse richesse.

Son cœur était de feu, tout piaffant de zèle apostolique, inapte au repos tant qu'une misère gémissait. Il nous a légué comme une faim le goût des petits, des pauvres, des expéditions vers tous ceux qui souffrent. Et cependant l'équilibre le possédait car la raison fait bon ménage avec un cœur dépouillé et n'écarte jamais l'ivresse et la poésie des passions sacrées. Sa pensée avait la force des vols d'aigle mais ne se perdait pas en spéculations oiseuses : il était proche de la vie comme un fin laboureur dans son domaine et plus les choses et les gens étaient petits et cachés, plus il échangeait avec eux son amour car ce Prince de l'esprit avait la passion de l'humilité. Il était le grand orant et l'infatigable travailleur, le chercheur tourmenté et le paisible consentant au bon plaisir de Dieu. Dieu faisait en lui une inconfusable unité.

Nos premières Mères furent douces et humbles de cœur. Leur vie se déroulait toute simple et harmonieuse comme un plain-chant de colombe. Elles allaient « droit à Dieu sous la conduite du Saint-Esprit et ne cherchaient qu'à lui plaire. Elles allaient au prochain avec aisance ». Et c'est tout.

Elles étaient une haute et douce présence. Qu'elles vinssent à disparaître et la vie du terroir semblait soudain s'arrêter.

Ici finit l'histoire de nos enfances.

II - FLORAISON

Ecce quam bonum...

Dans sa robustesse de saine paysanne, la Congrégation naissante s'avancait vers ses providentielles destinées. Elle trempait dans le temps et le temps, invisible et silencieux l'entraînait dans sa course parce qu'elle vivait : le temps ne sert que ce qui vit ; son crible sévère et précis trie dans la glèbe les seuls germes vivants et livre aux caprices des quatre vents les couches inertes et stériles.

C'est une loi : les jours allaient se suivre sans se ressembler. Les uns seraient en pentes allégres et se laisseraient descendre avec un chant paisible à la pointe de l'âme ; les autres seraient montueux et malaisés, interminables à gravir ; mais tous, serviteurs de Dieu, opéreraient, sans le savoir, leur mystérieuse fonction de croissance.

PHARMACOPEE DE 1783-1784

(Manuscrit des premières mères de Plérin)

Bouillir les vessicatoires dans l'eau jusqu'à réduction de moitié, on passera cette décoction par un linge on y ajoutera 4 onces supuratif on mettra sur un feu doux pour évaporer toute humidité les vessicatoires quoique bouillies peuvent servir comme auparavant cet onguent est préférable à celui de St yves pour entretenir la supuration ou la rétablir

Chapitre 68 Baume & elixir de
longue vie du docteur
hyrnieux
prenez
9 gros d'aloès sucotrin

Remède inmarquable en cycuré contre
toutes sortes de fièvres de quelques
qualités quel soient prenez

deux onces de quinquina
une dragme de rhubarbe
une dragme de centauree
une dragme de sel de fer, thartre
une dragme de germandrée

Mélan le tout en semble avec Syrop de can
ou dabsinthe pour faire opiat dont s'usage comme
suit

Depuis quatre ans Marie Balavenne et Renée Burel travaillaient ensemble, fraternelles comme deux bœufs de labour sous le même joug et mesurant de leurs pas ajustés, les mêmes sillons. Tous les matins elles grimpaient leur route de lumière. Elles allaient au bourg faire provision de Dieu et redescendaient pour l'offrir en becquées comme une mamme à tous ceux que tenaillait quelque faim. Attentif et proche, Dom Jean animait la maison charitable de son souffle puissant, la façonnait de son génie saintement ambitieux et l'on parlait à des milles à la ronde de ce pays de rêve qui détenait « l'école la mieux formée du pays et la plus nombreuse qui soit dans les campagnes ».

À voir passer nos deux Mères, drapeaux blancs du bon Dieu, ceux que leur dur labeur penchait sur le sol s'offraient une échappée vers le ciel, furtive comme l'alouette qui décolle et se souvient de leur âme.

Les uns restaient plus longtemps songeurs... Et voilà qu'elles furent trois puis quatre dans le chantier de Dieu. La grâce cheminait et racontait à quelques âmes aux écoutes qu'il y a plus grande chose que de poursuivre ici-bas son petit bonheur tranquille.

Et puis ce fut la mort qui se présenta.

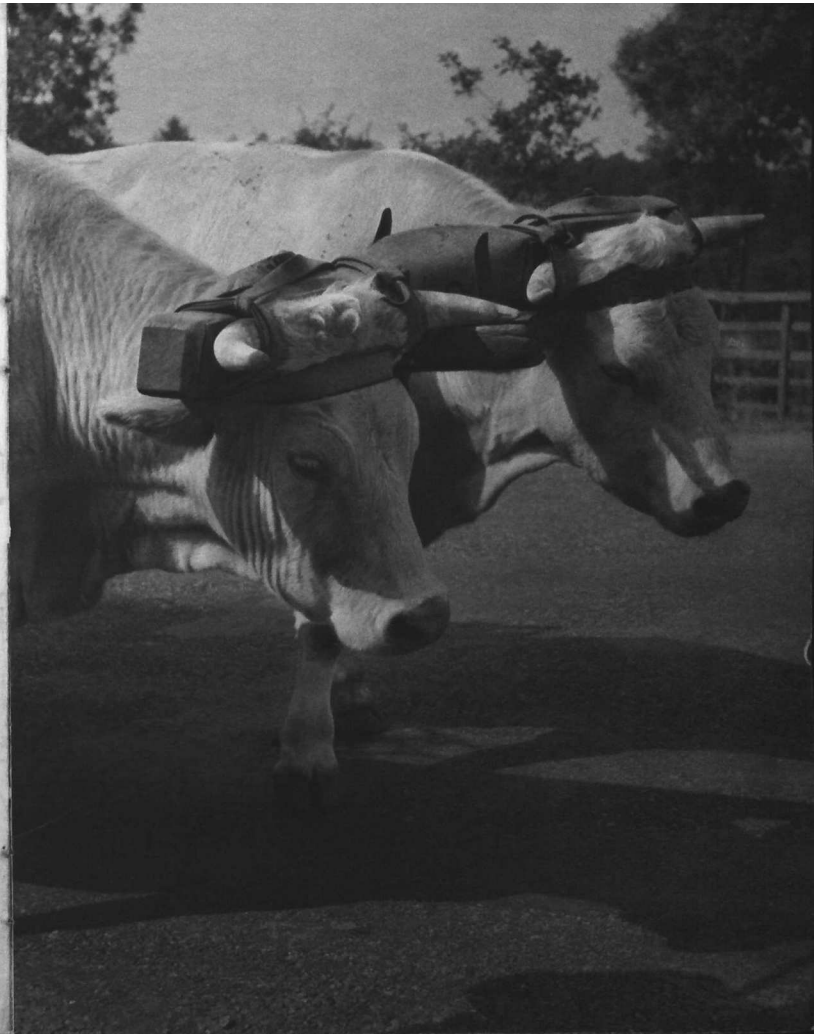
C'était vers la mi-juin, au temps où montent les encens des Fête-Dieu parmi les senteurs de roses. Les foins bleutés frémissaient le long du Gouët et les oraisons du vent étaient douces comme des voix d'anges. Mais Renée Burel ne voyait ni n'entendait plus rien de la terre ; son âme était en fuite et regagnait le pays de l'éternelle Fête-Dieu. Ainsi va la vie : sans qu'on sache comment, rien ne tient, rien ne demeure. Nos maisons d'ici-bas ne sont qu'un relais du Paradis.

Penchée sur elle, avec sa bonne tendresse, Marie Balavenne priait longuement et guettait le signe fraternel qu'on ne refuse pas, même si le départ est joie. Elle se sentait mutilée et souffrait avec la digne tenue d'une âme toujours accordée à la volonté de Dieu.

Tout Plérin écoutait mourir Renée Burel : une âme vouée à Dieu est le patrimoine commun d'une contrée entière. Les glas tombèrent sur les champs et les foyers comme des larmes et la paroisse connut le sentiment de l'absence. Ceux qui font le bien passent au milieu de nous, sans spectacle, impondérables ; qu'ils viennent à partir et nous mesurons au poids qui nous accable celui qu'ils assumaient pour alléger le nôtre. Pour la dernière fois Renée Burel entra dans l'église. Ses petites filles chantaient de leurs voix blanches et les requiem tremblaient dans leurs gorges serrées. L'In Paradisum explosa comme une libération. On creusa un grand sillon dans le champ du repos et on y ensemena le grain de sénévé. Notre installation dans le ciel venait de commencer...

La vie reprit avec le même rythme, celui du devoir, que rien, pas même la mort, ne doit ralentir. On s'aperçut seulement que les conversations étaient plus aisément dans le ciel.

Encore un peu de temps et la mort reviendrait rôder. Dom Jean la reçut comme une visiteuse attendue. Il avait 73 ans d'âge mais son ardeur



...fraternelles comme deux bœufs de labour.

gardait sa jouvence et son goût des batailles sacrées. Il ne se reposerait que dans l'éternité.

Innocent XIII venait d'offrir à la chrétienté la grâce d'une année jubilaire. Le missionnaire fut aussitôt debout. Sa grande voix éclata de nouveau sur nos villages avec les sons adoucis des angelus du soir. C'était le chant du cygne. Le 9 janvier, le coche devait l'emporter vers Saint-Brandan, mais le 8, Dieu l'arrêta : son pèlerinage s'achevait. Il fut tout de suite consentant n'ayant jamais pensé autrement que Dieu et il accomplit dans la dévotion les gestes augustes qui font cortège à la mort d'un chrétien. Dieu vint à lui et le conforta pour le dernier voyage. Il appela la Vierge Marie : toute âme qui s'en va retrouve sur la fin ses dimensions d'enfant et réclame une présence de mère pour ne pas perdre cœur dans ce dernier combat solitaire et mystérieux. Et la Mère, l'incomparable, fut près de lui, avec sa paix. Maintenant que la partie prenait fin, il pouvait l'avouer : « La Sainte Vierge m'a toujours accordé ce que je lui demandais ». Le paysan de Plérin, le prêtre au cœur d'or, le chevalier de Dieu et de Notre-Dame pouvait dire au Maître qui venait : « Voici le soir. Aie pitié de tout homme, Seigneur, à ce moment qu'ayant fini sa tâche, il se tient devant toi, comme un enfant dont on examine les mains. Les miennes sont quittes. J'ai fini ma journée. J'ai semé le blé. Ce qui sort de notre travail ne nous regarde pas. Le mien est fait. A présent, j'ai fini. Je vis sur le seuil de la mort et une joie inexplicable est en moi ». (Claudé).

Ce fut le 17 janvier 1722, à 11 heures du soir, que Dom Leuduger se trouva tout ébloui, et pour toujours en tête à tête avec son Dieu.

Dans la petite école il se fit un grand vide. Ceux que nous aimons ne devraient pas mourir. La mort d'un père nous livre à une austère majorité. Jamais plus la face du monde ne sera ce qu'elle fut : une terre de sécurité avec une présence qui était là pour nous. Mais les saints ne meurent pas tout entiers. Marie Balavenne savait qu'une partie de sa mission venait d'aboutir. Le reste suivrait. Elle fit désormais de longs pèlerinages au tertre fleuri de Renée Burel et à la Cathédrale, où, de son enfeu, lui paraît toujours son conseil...

La relève.

Départs et surgies providentiels se succédaient. Dom Leuduger, qui haïssait tout monopole, expression de l'amour-propre, partageait depuis longtemps sa paternité : les bons recteurs de Plérin prirent tour à tour en charge, avec délices, la petite communauté « joyau, disaient-ils, de leur couronne pastorale ». Après Monsieur Allenou de la Garde, Monsieur de la Ville Angevin, son neveu, se pencha sur ses intérêts matériels, et, pour lui donner plus de large et de facilités, décida qu'elle quitterait le Légué pour le bourg, plus près de l'église et plus au cœur de la communauté paroissiale. Ce ne fut pas sans mélancolie qu'on quitta la maison natale, la petite maison du souvenir, et les goélands bleus, et les voiliers qui glissaient en dansant au bout des vagues et la côte de Couvran



qu'on grimait dès potron minet, dans le noir de l'hiver, aux reflets clignotants d'un lumignon, ou sous la caresse printanière des jeunes brises, tout cet encadrement familial où collent nos vies comme la patelle au rocher. Mais nos Mères se gardaient du marasme amollissant. Elles entrèrent avec foi dans la solide maison de Plérin qui était de leur trempe puisque voilà deux cent cinquante ans qu'elle tient sans parler de finir.

Il se pencha surtout sur leurs choses d'âme...

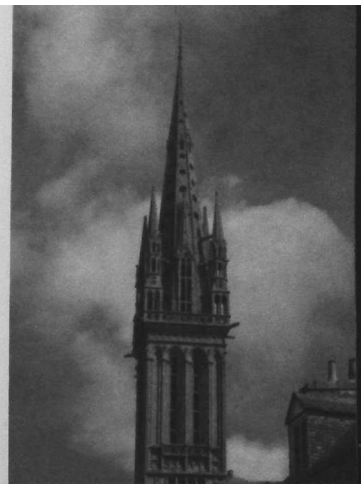
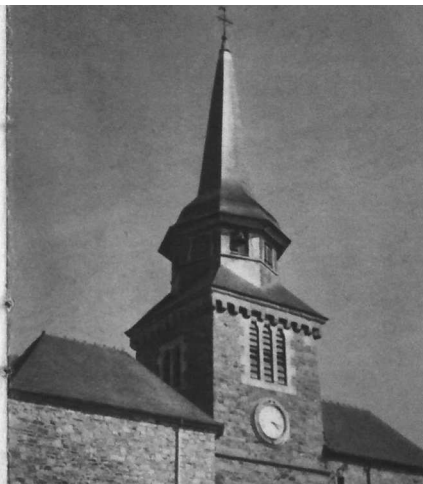
Une mystique profonde ne peut rester secrète. Elle cherche une issue pour crier son bonheur et elle grave sa frappe sur tout ce qui traverse son champ magnétique. Monsieur de la Ville Angevin avait son leit-motiv spirituel. Il croyait au Saint-Esprit et à son action d'amour et de feu qui renouvelle et embrase sans cesse la face de la terre. Il croyait à la Vierge Marie. Et ce double chant surgissait de lui comme une respiration de son âme. Il en fit jusqu'à la fin des temps notre charte d'honneur et de sainteté. Que soit reniée par sa race même, toute fille du Saint-Esprit qui ne vit pas en Lui et pour Lui et dont la Vierge Immaculée n'est pas au cœur de son cœur!

Une aide dont il goûta la douceur lui vint de par Dieu. Sa nièce Marie Allenou de Grandchamp qui avait une grande âme mal logée dans un corps chétif et contrariant venait de quitter le Carmel et de s'adjoindre à la modeste société de Plérin. Comment notre aimable roture allait-elle s'arranger de cette aristocratique recrue dont les pères « portaient d'argent au chef endanché de gueule »! Fort bien. Nos vénérables Mères avaient du bon sens « le reste vient après » et Marie de Grandchamp assez de noblesse pour savoir qu'il n'y a qu'un Seigneur : le Christ, et un honneur : le servir. Nanties des mêmes titres, elles furent sœurs jusqu'à la moëlle de l'âme.

Sans bruit, sous le manteau des événements, Dieu donnait à notre famille ce qui lui manquait sans qu'elle en fût consciente. Au fond de son Carmel, en cœur à cœur avec les Ecritures, Thérèse d'Avila, et Jean de la Croix, Marie de Grandchamp avait compris que l'action coupée de la contemplation n'est qu'agitation vaine. Elle nous rendit l'immense service de mettre en lumière, vigoureusement et sans répit, le primat de la vie intérieure qui préserve toujours des positions branlantes et débusque nos illusions. Ainsi, peu à peu, une suite d'artistes sculptait le visage de la Congrégation et la fixait dans ses traits définitifs. Quand l'un ou l'autre avait donné le coup de maître pour lequel Dieu l'avait suscité, il s'en allait dans la mort ou sous d'autres cieux. Monsieur de la Ville Angevin partit brusquement pour le Canada. Nos fondateurs eurent tous la vocation d'un autre monde et c'eût été miracle que leur descendance résistât aux appels de la mystérieuse Asie ou de la Grande Afrique.

Marie Balavenne entreprit aussi le grand voyage dont on ne revient pas. Depuis longtemps son cœur était là-haut et ses yeux clos sur une vision du dedans. Elle avait fait tout ce que Dieu voulait d'elle. Et dans son humilité, elle ne pouvait se douter que deux cent cinquante ans plus tard des filles qui se glorifiaient d'être siennes invoqueraient son sou-

...notre famille entrait dans sa floraison.
(Plérin, Saint-Brieuc, Kreisker, Belgique, Hollande.)



venir avec vénération et action de grâces. Les destins des hommes comme des entreprises ne s'articulent qu'avec le grand recul de l'histoire. Au jour le jour ils mènent leur petit jeu immédiat qui nous semble sans lendemain.

L'horizon s'élargit...

Marie Balavenne n'était pas morte sans avoir vu grandir sa maison. Le branle-bas de croissance fut donné par Messire Claude Toussaint Marot, Comte de la Garaye. Qui l'eût cru ? Il était hier le plus fieffé luron de France et de Navarre, menant vie à grandes guides et entraînant dans ses tourbillons fous, sa jeune femme, d'ailleurs ravie, née de la Motte Picquet. La grâce les terrassa ne séparant pas ce que Dieu avait uni et, sur le champ, tout d'une pièce, avec la même verve et le même appétit de vivre, ils furent les paladins magnifiques de la charité. Le château devint Hôtel-Dieu et le maître de céans, serviteur de tous les malchanceux du comté. Bientôt la tâche fut écrasante. Claude Toussaint Marot fit seller ses huit meilleures cavales et, à grand arroi, vola dans son carrosse enchanté vers Plérin la bénie. Il fit sensation. En nom Dieu il pria très honorable dame Marie Balavenne de lui bailler de l'aide.

Dans notre famille on a toujours mal résisté aux appels des souffrants. Trois sœurs partirent pour Taden et le petit essaim se posa sur une maison noble et modeste au nom tout plein de gentillesse chrétienne : le Petit Bon Espoir. Ainsi naquirent tout à la fois notre première fondation, notre premier centre hospitalier et notre première école de cadres. Monsieur de la Garaye au temps de sa folie avait vaguement fait sa médecine ; il se remit à l'œuvre et patiemment, passionnément, forma ses infirmières. On fit de la formation professionnelle, on fit des stages. Mère Marie Balavenne n'aurait pas su le dire. Ces mots n'existaient pas encore mais l'idée s'y trouvait, nos Mères étaient déjà très à la page... Elle envoya mainte élève à Messire Claude Toussaint et — bénédiction ! — les pharmacopées grossissaient à vue d'œil sous le poids des ordonnances précieuses.

Bientôt toute la noblesse qui était encore la classe dirigeante en Bretagne ne parla plus que de ces bonnes filles de Plérin qui faisaient merveille auprès des pauvres et des éclopés. De la Domnomée au Poher, du Trécor au Vannetais, on mandait de château en château, par courrier exprès ou par la maille-poste, les exploits des Sœurs Blanches de Taden.

On en devisait même jusqu'au val de Loire et ses cotéaux penchants où mûrissait le doux muscat. Messire Charles de Cornulier, président à mortier de Bretagne, et noble dame Marie-Anne de la Tronchaye rêvaient depuis longtemps d'une école dans leur petit Saint-Herblon au diocèse de Nantes. Ils firent comme Monsieur de la Garaye : ils osèrent et ils eurent leur école. Trois sœurs se mirent en route. C'était une aventure. Dukulla, Lam, Lara et Yagoua ne sont aujourd'hui que banlieues de Saint-Brieuc auprès de « Plérin-Saint-Herblon » en ces temps héroïques !

Honneur à Saint-Herblon la solide fondation qui peut se vanter de n'avoir pas mis la clef sous la porte depuis le 7 juillet 1733. Honneur aux Saint-Herblonnais qui puisèrent dans leur foi la force d'âme et peut-être dans leur généreux muscadet le goût de la résistance.

Le Morbihan réclama lui aussi, par la pieuse voix de Louise-Marquerite de Marzac et, le 14 juin 1743, non loin des eaux sinieuses de la Vilaine, arrivèrent trois sœurs, — elles essaïmaient par grappes indivisibles de trois — pour instruire les petites filles et soigner les pauvres du Vannetais.

Ce fut alors que le Finistère se réveilla et devint, bon gré, mal gré, le débiteur du diocèse de Saint-Brieuc. Le saint Léon fut bon premier. Monseigneur Hervé Nicolas Thépaut du Brignou fit gracieux hommage à Monseigneur l'Evêque, Comte de Léon, d'une trinité de Sœurs Blanches pour soigner « les pauvres honteux de son Evêché ». Elles arrivèrent à la capitale de Saint-Pol-Aurélien, la bonne ville aux clochers « troueurs d'azur » et s'y trouverent si bien que la Révolution même ne les délogea pas. Saint-Herblon et Saint-Pol sont les deux femmes fortes de notre histoire. On ne peut l'oublier.

Copie manuscrite de l'« APPROBATION »
de Monseigneur Louis François Vivet de Montclus,
en date du 24 avril 1733 (Extrait).

*à Saint-Brieuc, et sur le tout les conclusions de notre
Promoteur veillant favoriser autant qu'il est en nous
et procurer l'instruction des filles et le soulagement des
pauvres de notre Diocèse nous avons accepté, dévotement et
homologué, acceptons, dévotement et homologuons par les
présentes le contrat de fondation ci-dessus référé en
conséquence avons approuvé et approuvons pour Principale
Maîtresse de l'école de la paroisse de Plérin honorable femme
Marie Balavenne, à laquelle nous avons donné et donnons
pour compagnes à l'effet de l'aider et soulager tant dans ce
qui regarde l'instruction des jeunes filles, que le soin des
malades de lad. Paroisse de Plérin Dames Marie et
Sainte Angélique Allenou de grand champ, honorables filles*



...le grand arbre avait saigné, mais il restait debout.



Branche balancée tu goûteras l'Éternité.

Et Quimper de s'agiter saintement pour ne pas être en reste avec son évêché jumeau. Trois Sœurs à Quimper aussitôt. Le Seigneur évêque du lieu se déclara comblé lorsqu'il vit ses malades moins malheureux parce que moins solitaires. Après quoi, les deux capitales étant nanties, le Finistère se replia un moment.

Notre famille entra dans sa floraison. Les maisons nouvelles s'ouvraient à travers toute la province comme des bouquets en avril. La noblesse se hâtait. Ses jours étaient comptés. Dix-neuf maisons naquirent et cent dix-huit professes s'y activèrent comme abeilles au butin. Chaque maison fit bientôt l'offrande à la petite Maison-Mère de ses postulantes qu'on vit arriver des quatre coins de la rose des vents.

Peu à peu, les ténèbres reculaient, les petits enfants s'ouvraient, les pauvres se consolaient et le Bon Dieu était mieux aimé. Mère Marie-Allenou, qui tenait les rênes avec maîtrise depuis trente-cinq ans pouvait partir tranquille. Elle avait intelligemment et saintement marqué la Congrégation en profondeur comme en étendue : on parla d'elle longtemps. On fit mieux : on vécut des plis d'âme qu'elle avait imprimés, comme un principe de base, à sa famille. Celle-ci ne pourrait plus jamais ignorer que tout édifice spirituel doit reposer sur une piété solide et éclairée. Voilà pourquoi Dieu avait fait entrer au Carmel, puis en sortir Marie de Grand'Champ. Ses voies sont savamment tracées. Il s'occupait de nous.

Dans la tourmente.

Mère Catherine Briand tenait en mains les leviers de commande lorsque, comme une bombe, éclata la Révolution. Si l'explosion fut soudaine elle ne fut pas spontanée. Des forces occultes s'emparèrent surnoisement des esprits. À Rennes plus qu'ailleurs, les chambres de lecture promenaient le mythe du Contrat social, les Loges s'activaient audacieuses et machiavéliques.

Comme tous les amis de Dieu, les Sœurs Blanches entraient dans la tourmente. Il en est des collectivités comme des individus : l'absence d'épreuve dans leur existence serait une disgrâce et ce que nous appelons mal n'est souvent qu'une hardiesse de Dieu pour nous faire découvrir l'essentiel.

Avec la rapidité de l'éclair, la France devenait sanglante. Les têtes jeunes ou chenuës tombaient dru sous le couperet de l'échafaud qui fonctionnait sans trêve comme un sinistre pressoir. Les Bretons défendirent comme des lions leur foi brimée. Tous nos gars se firent chouans avec passion, à la suite des Charette, des Cathelineau, et les plumets blancs volaient à travers nos landes comme des oiseaux d'idéal.

Tous nos Evêques refusèrent le serment constitutionnel et la plupart des prêtres en firent autant. Ils furent traqués ou pourfendus mais ils ne trahirent pas. Nous vivons toujours de leur héroïsme comme d'un jet de sang riche et pur. Les « juroux » qui les remplaçaient eurent la vie dure. Ils officiaient dans des temples vides et leurs décadis, leurs pluvieuses et

leurs thermidors faisaient rire nos Bretons comme des farces de Gros-Guillaume. Nos grand'mères quand elles les croisaient baissaient dévotement les yeux et faisaient un grand signe de croix croyant rencontrer le diable. Et l'on continuait à baptiser, à communier, à s'unir chrétiennement, à mourir en saints, malgré le terrorisme et tous les Bleus du monde.

La ronde sinistre se présenta un jour chez les dangereuses citoyennes de Plérin. Pendant que les Bleus palabraient avec Mère Catherine Briand, le sang de Sœur Elisabeth ne fit qu'un tour. Elle bondit à la chapelle et cacha son Dieu. Amateurs d'or et de profanation, les Révolutionnaires trouvèrent le tabernacle vide. S'ils étaient revenus plus tard, ils auraient pu assister à une scène auguste digne des catacombes : vingt-deux religieuses, adorant leur Dieu et consommant entre elles les hosties saintes. C'était leur dernière Cène. Plus jamais ici-bas elles ne seraient au complet. Le rude fouet de la persécution allait les disperser cruellement.

Nos Mères furent grandes devant leurs bourreaux. Ni faiblesse, ni platitude, mais une dignité sereine et inconfusable.

On fit la saisie de leurs biens, on les greva d'amendes « parce que, au mépris des lois, elles portaient un costume prohibé et soufflaient sur le fatisme ».

Catherine Briand descendit seule devant les procureurs syndics du Directoire et protesta virilement contre cette mainmise arbitraire et malhonnête. Mais on ne peut rien contre la mauvaise foi. Le 15 nivose de l'an II, les administrateurs du district sont à Plérin et, devant les vingt-deux sœurs réunies, ordonnent la débandade dans les trois jours. Ni cris, ni pleurs, ni agitation, mais un grand silence lourd de peine et de force. La Supérieure se lève et démasque la perfidie des tortionnaires. Audacieusement elle attaque leurs motifs d'agir. Elle sait que l'arrêté qui les chasse a d'autres raisons que l'exécution de la loi et l'amour du bien public. Elles partiront, mais uniquement parce qu'elles y sont contraintes par la force majeure. Tout le monde sait qu'au temps des grands troubles, il est plus grave d'être innocent que coupable. Elles se quittèrent déchirées, jurant à leur Mère que rien, pas même la mort, n'entamerait leur fidélité qui restait leur bien inviolable.

Mais elles ne se résignèrent jamais à rester tout à fait parties... A petit bruit, pas à pas, une à une, avec leur petite idée derrière leur front têtue de Bretonnes, elles surgissaient tout à coup avec des airs innocents de fleur et reprenaient ingénument leur charitable labour.

Les Bleus écumaient de rage et supplièrent la Convention de les débarrasser de ce « terrible fléau » qui ne craignait personne, pas même les sans-culottes les plus chevronnés. Cette fois le mot d'ordre vola et toutes nos maisons furent vidées et scellées. A Saint-Herblon la Supérieure et Sœur Marthe refusent d'obtempérer, on les incarcère pour les relâcher aussitôt car les blessés affluent et elles sont précieuses. A Saint-Pol même tactique. Christine Potier, la Supérieure, priée de sortir, répond : « Oui, à condition que vous me rendiez tout : ma liberté, mes compagnes, ma maison, ma chirurgie ! » On lui rendit tout, il le fallait ; on ne maniait pas ces bonnes sœurs comme des fantoches. Pendant ce temps, Sœur



Marie-Claude Bodet faisait des siennes à Quimper. Chassée de Pléguien, elle se réfugia chez sa mère, refit en noir son costume blanc et reprit jusqu'à un iota sa vie de sœur charitable. Scandale. Prison. Sœur Marie-Claude, taillée en géant, débordante de vie, ayant en sus bon caquet et joli brin de toupet, devenait infernale dans sa cage étroite. D'ailleurs la ville entière la réclamait ; on la relâcha, pour avoir la paix, à condition que chaque soir elle regagnât la prison. C'était une cubaine. Elle partait tous les matins, aussi svelte que lui permettait sa personne hommasse et revenait le soir avec des proportions démesurées. Elle passait bras ballants, les yeux dans les yeux des geôliers avec un grand air d'assurance et de candeur et, à huis clos, distribuait son vestiaire chaque jour renouvelé sur son large dos.

Et puis, la Révolution grimaca ses derniers spasmes, la France dégrisée retrouva son bon sens. La grande nuit s'achevait et déjà clignotaient les signes annonciateurs de l'aube.

Mais Dieu veillait.

Qu'étions-nous devenues dans ce cahot d'apocalypse ? Le grand arbre avait saigné... Mais il restait debout. Rien n'avait pu courber sa taille et sa sève, plus ramassée, appelait des croissances nouvelles.

Le rassemblement se fit. Il y eut des vides : la mort avait fauché les unes, la tempête avait troublé les autres. En hâte la fourmière se reforma et tout aussitôt les postulantes accoururent pour la relève. Mère Yvonne Clech, d'énergique mémoire, pilota la barque pendant dix ans sur une mer encore houleuse. Dieu saisit ensuite l'humble Sœur Félicité de la Villéon qui fuyait devant lui, la naïve, et la donna pour Mère à la Congrégation qui voulait vivre. Elle le demeura vingt-quatre ans durant. Vive comme la poudre, droite comme l'épée des chevaliers ses pères, active et sensée, touchante de bonté, elle lança ses filles dans la joie de servir. Elle était seule à la barre et pria l'Esprit-Saint de lui envoyer l'appui qui lui faisait immensément défaut. Il surgit soudain, merveilleux d'à-propos comme tout ce que Dieu décide. Notre néo-fondateur était devant nous, figure de proue, illuminée de grâce : une ère nouvelle s'ouvrait, au relief miraculeux, ponctuée de coups d'ailes aventureux et d'ascensions fortes. Il faudrait une lyre pour accompagner aujourd'hui le chant du souvenir et pour moduler notre fierté et nos mercis car Monseigneur Le Mée fut pour nous, en vérité, l'élu du Seigneur, le don royal de sa Providence.

Magistral et doux, toutes choses se rangeaient par ses soins, dans un ordre simple et vrai, celui qui s'aligne sur les seules valeurs éternelles. Son intelligence lucide faisait la lumière et sa puissance facile dressait comme en se jouant les réalisations les plus géantes qu'enfantait son génie toujours inventif. Il dominait tout de fort haut, aucun problème n'échappait à sa solution. Et cependant il restait humain, frémissant de toutes les bontés, celle qui aide, celle qui relève, celle qui pardonne, celle qui ensoleille, celle qui comprend.

...elles restaient fidèles au poste jusqu'au bout.



Il savait écouter, entrer en dialogue, abolir les intervalles et ainsi rendre heureux et faire naître de sa bonté, la bonté. Il était le Père. Il connaissait toutes ses brebis, les consultait, livrait à leur expérience les innovations souhaitables, avec un tact exquis et humble. Il comprit, avec sa largeur de vue habituelle que nous arrivions, après les bouleversements encore proches, expression d'une crise de croissance, à une plaque tournante et qu'il fallait, non pas se figer dans une statique pusillanime, mais s'adapter adroitement au rythme du jour et de l'heure. Ce qui ne bouge pas est déjà mort. Il revisa la Règle existante et l'assouplit, sans la domestiquer, aux besoins nouveaux. Il codifia l'administration jusqu'ici plus ou moins empirique et, brusquement, avec une hardiesse qui fit choc, il lança l'idée d'un projet étrange : transporter la Maison-Mère, de Plérin, trop excentrique, à Saint-Brieuc la grande résidence.

Nos Mères mirent du temps à comprendre : leur fidélité s'accordait mal avec ce départ qui saccageait leur passé.

Mais leur Père voyait des « clartés nouvelles ». Sans retard il est à pied d'œuvre. Il achète le terrain où doit s'implanter l'édifice. Il se révèle architecte de grand style, voit haut et conçoit un palais véritable : comme un prince de la finance, il jongle avec les écus, essuie les critiques qui font feu de tous bords, et, en vingt mois, réalise son rêve pieux et grandiose. Le 25 août 1834, Mère Félicité et ses Sœurs, les bras repliés sur les naïves statues de leur chapelle, descendirent vers Saint-Brieuc. La bonne vieille demeure de Plérin se faisait câline à l'heure des adieux. Cette résidence nouvelle leur parut démesurée comme un vêtement trop grand... Pouvaient-elles se douter que peu d'années après il faudrait la doubler, la tripler, la quadrupler... Cette vision les aurait consolées.

Pendant trente ans Monseigneur Le Mée organisa, dirigea, lança, aima profondément ses Filles du Saint-Esprit et donna sans répit ni repos à son Institut l'unité, l'équilibre, la hardiesse qui seraient désormais sa significative figure. Il mourut en 1858 et pendant quelques jours le souffle de tous sembla suspendu...

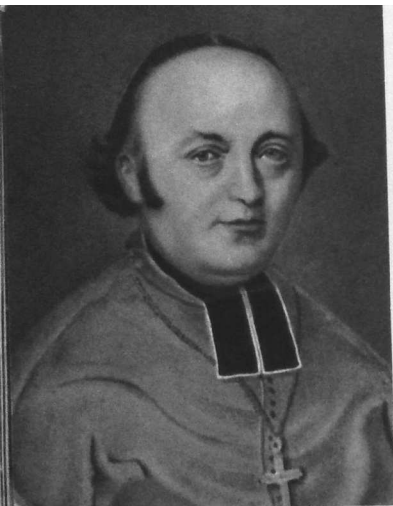
Notre seconde naissance avait eu lieu et nous étions en route vers notre majorité. L'oublier serait une sorte de parricide.

Les saints qui nous quittent ne nous laissent jamais désemparés. Leur charité prévoit de posthumes délicatesses et négocie de solides assurances. Monseigneur Le Mée avait longuement promené son regard sur sa grande famille pour dépister la valeur vraie qui deviendrait la gardienne du trésor. Il la découvrit qui s'ignorait mais qu'on n'ignorait pas car elle rayonnait dans l'ombre. C'était Mère Marie-Arsène Bomet, fine Bretonne par sa mère, Normande avisée par son père. Elle était, dit-on, imposante et digne comme une abbessse du Moyen-Age, équilibrée et personnelle, hardie sans tapage, et elle avait en outre toutes les nuances d'une bonté discrète et conquérante.

Pendant trente-cinq ans, elle fut Notre Mère. De temps en temps le droit canon la détronait, mais à peine était-il satisfait que l'affection confiante de ses filles la rappelait avec une insistance qui proclamait sa valeur.

Fortement organisées, riches en nombre et en bonne volonté, nous

... quand la mer se fit grondante elle dit :
« A DIEU VAT »



Monseigneur Le Mée. Monseigneur Morelle.
Mère Saint-Georges. Mère Joseph du Sacré-Cœur.



pouvions désormais nous étendre. Dans un grand geste magique l'éventail des fondations s'ouvrait avec ampleur. Ce fut comme un élargissement éperdu. Le Saint-Esprit soufflait en force. En 1800, au lendemain de la grande tourmente, nous étions quarante-six; cent ans après, nous étions mille huit cents dans trois cent vingt-six maisons charitables.

Ces accroissements ne sont pas de la terre; ce que Dieu veut. Il le veut bien et rien ne s'y oppose. Devant Lui les forces contraires sont comme des dragons jugulés au service de ses desseins secrets. Il faut toujours croire en Lui. Là se trouve le secret des éternelles durées.

III. - LE GRAND BALANCEMENT DE DIEU

La foi de nos pères...

L'éternelle durée de toutes choses se gagne comme une chaude bataille, à la pointe de l'épée. Dieu allait encore une fois, avant de conclure, essayer les forces du grand chêne qui croissait et, en calculant le taux de sa puissance, l'obliger à prendre de nouvelles hauteurs.

« Alors recommença de se faire sentir le grand balancement de Dieu qui vient comme un souffle essayer l'arbre. Et si tu sais te découvrir, branche balancée, bien accrochée à l'olivier, tu goûteras dans tes mouvements, l'éternité. Et tout, autour de toi se fera éternel. »
(Saint-Exupéry.)

Le cyclone partit droit de l'enfer et s'abattit comme un grand oiseau de proie sur la chrétienté trop prospère. L'homme commençait à se croire un dieu et tout ce qui lui parlait du Dieu vrai l'irritait comme une concurrence gênante. Combes était le roi du jour et peu à peu dévoilait son jeu savant et haineux. Avec la prescience des génies malfaisants, il mesura son tir et frappa juste. L'histoire est un perpétuel recommencement. Quiconque bâtit le projet énorme et dérisoire de tuer Dieu s'attaque et s'attaquera toujours à l'école qui le fait connaître. Les coups de bélier allaient se ruer pendant neuf ans sur le bastion d'honneur de l'Eglise, l'école chrétienne, au mépris de toute loi divine et humaine.

Une immense clameur de colère et de douleur répondit aux décrets de Combes. Toute la Bretagne sanglota, frappée en plein cœur dans sa fierté et sa foi. Et tous les Bretons, dressés et superbes, étaient prêts à mourir mille fois pour leurs Sœurs Blanches sans lesquelles leur pays ne serait plus qu'une terre falote, banale et glacée. Les Croisades bretonnes s'ouvraient, ardentes, généreuses comme la race qui les soulevait. La droiture et la foi de nos pères se hérissaient comme des épées de preux: ils braveraient tout, forts de leur conscience, de leurs croyances sacrées et de leur attachement à celles qui les aidaient à faire grandir leurs petits enfants.

...les guides que Dieu nous donna sur mesure.

Chaque paroisse eut sa chanson de geste, et ses francs-tireurs impavides. Jour et nuit, les sœurs eurent leur garde attentive et, à défaut d'armes, les poitrines et les cœurs offraient leurs remparts vivants. Nos pères furent piétinés, brutalisés, mutilés, leur sang coula, mais aucun ne sut reculer... on les disait fanatiques... le fanatisme venait de plus haut et les barbares n'étaient pas ceux qu'on croyait mais ceux-là qui, à coups de hache, brisaient les clôtures et bafouaient les convictions les plus légitimes et les plus saintes.

Il est des résistances dont il faudrait brandir la mémoire à travers les générations présentes et futures comme un fanion de gloire jalousement conservé et dans les plis duquel chanterait l'hymne de la gratitude et s'inscrirait le testament sacré de nos pères.

Dès que le danger menaçait, le tocsin se convulsait comme aux jours de malheur. Le korn-boud ajoutait parfois au son des cloches ses longs appels angoissés. Parfois encore un héraut passait avant que l'aube pointât et lançait à la cantonade, d'une voix émue et grave : « Levez-vous, il est temps d'aller mourir ! » C'était l'époque où les moissons blanchissaient. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain : les blés mûrs restaient debout, les épis d'or s'égrenaient dans les chaumes. Les paysans de chez nous engrangeaient d'autres moissons plus précieuses à leurs yeux et la pauvreté leur semblait un mal bénin auprès de la servitude et de l'absence de Dieu.

Ils furent magnifiques. De leurs rudes poitrines sortaient comme un tonnerre les cris profonds de leurs inébranlables principes « Nous voulons Dieu dans nos écoles ! ». « Nous résisterons jusqu'à la mort. Nous nous laisserons massacrer s'il le faut ! ». Et ils le prouvaient hautement.

De temps en temps la mélodie d'un cantique dominait la mêlée, pleine d'émoi, de supplices et d'amour ou gonflée des grands souffles d'une foi qui voulait vivre conquérante et libre. Et parfois c'étaient, sortant des mêmes bouches, les accents fougueux de la Marseillaise répercutés par 1.000, 2.000, 3.000 voix, comme les cris d'un peuple outragé réclamant justice et bataillant pour la plus sainte des libertés.

Parfois aussi, la sombre tragédie s'éclairait de quelques touches d'humour. Les Don Quichotte ne sont pas tous d'Espagne et de sexe unique. Dans un des ports de chez nous, les hommes après vingt-sept jours de garde avaient dû regagner la mer, sommés par leurs épouses d'assurer le pain quotidien. Celles-ci attendaient l'heure de prendre enfin leur place au soleil dans cette aventure inespérée. Tout avait failli se passer sans elles, ce qui est un avant-goût du dam pour qui porte en lui un héros en cage.

Mais grâce à Dieu, Sainte Anne était de leur bord. L'âge d'or de leur destinée commençait. Elles montèrent la garde jour et nuit avec des airs de conquistadors inspirés. Des roulements s'organisaient, les relèves se disputaient au sens propre et sonore du mot, le café coulait en abondance des « grèques brunes » car il faut bien sustenter l'héroïsme.

Et quand les gendarmes à cheval se présentèrent ils apprirent à leurs dépens que la plus authentique bravoure s'exprime à l'aise dans le langage des halles et de la criée. Cinq mille personnes mobilisées par

les femmes les attendaient agitant toute chose agitable, cannes, parapluies, chapeaux, mouchoirs, criant, chantant avec tous les trémolos de la ferveur et du rêve qui passe. Voilà vivre ! Les chevaux détalèrent épouvantés par ces stratégies insolites. Cinq mille personnes firent cortège aux expulsées jusqu'à l'église. Toutes les dames voulaient s'offrir la gloire de leur donner le bras et si les héroïnes survécurent à cette fougueuse et cordiale concurrence ce fut de justesse et par un miracle de tout premier plan.

Et c'est ainsi que chacune de nos écoles devenait un monument intangible et consacré, un héritage sans prix que rien ne doit aliéner, le haut-parleur émouvant de la foi héroïque. Chacune reste une célébration continue des exploits de nos pères et pose à leurs fils une question nette et serrée : « Mes fils, rendez-moi vos comptes ? Êtes-vous dignes de vos pères qui, jamais, ne surent forligner ? Sauriez-vous mourir pour que vivent à jamais vos écoles chrétiennes et par elles la foi de vos enfants ?... » Ils guettent la réponse de génération en génération. Et si, par un impossible malheur, les fils répondaient « non » les pères se dresseraient dans leurs tombeaux pour souffleter cette inqualifiable trahison.

... et la hardiesse de nos pilotes.

Les sœurs furent, en tous points, dignes de leurs défenseurs. Le cœur brisé, elles restaient fidèles au poste jusqu'au bout et les crocheteurs les trouvaient, blotties dans la même pièce, pendant que le Roscaire dévidait ses Ave consolants. Et quand, au nom de la loi, on les sommait de partir, elles sortaient sans arrogance mais la tête haute, réconfortées par le bon peuple qui se faisait véhémentement proche et fidèle. Lorsqu'elles franchissaient le seuil de leur maison, petites choses frêles et blanches entre les griffes d'une force brutale, la foule tombait à genoux et pleurait et, par les cris d'une colère terrible et sublime flétrissait l'injustice et l'impiété. L'ennemi même était saisi de respect.

Il est temps de révéler quel fut, dans cette page d'histoire le rôle admirable de nos Supérieurs alors en charge. Avec un relief puissant quelques figures belliqueuses se détachent sur la fresque héroïque comme des camées sertis de noblesse. Ceux qui prennent Dieu comme point d'appui ne connaissent pas les délaissements. A l'heure qu'il faut, il fait surgir l'âme qu'il faut et qui, en son nom, fera face aux revers les plus accablants.

Rendons un hommage ému et respectueux tout d'abord à Sa Grandeur Monseigneur Morelle dont le nom ne pourrait disparaître de nos souvenirs. Il est lié à tout jamais à la vie de notre famille dont il anima et soutint la plus tragique des heures troublées. Venu des brumes du Nord il se trouva chez lui dans les brumes de chez nous... Il s'attacha indéfectiblement à la Congrégation qui lui fut confiée, et qui répondit avec la même force à son dévouement affectueux. De cette alliance sortirent de grandes choses.

Monsieur Morelle était un chéri de Dieu. Son esprit brillait comme une grande lumière : il avait l'envol puissant qui fait les maîtres du verbe et toutes les finesses de ce sel attique qui relève chaque chose de son ordinaire. Son cœur, quoique secret, était délicat et capable de toutes les résonances, et sa volonté d'acier était de plain-pied avec la ténacité trempée des Bretons. Que serions-nous devenues sans cette providentielle présence ? Dieu le savait.

Dès les premières bourrasques, Monsieur Morelle fut près de nous comme un père attentif avec une grande possession de lui-même revêtant à l'instant de force tous ceux qui aux abois, cherchaient en lui appui ou conseil. Il prend position, fière et ferme, non par goût du panache ou de la rébellion puérile et vaine, mais parce qu'il le doit. Lucide, pondéré, il sait les violences inévitables que sa résistance va déclencher. Il aura toutes les magnanimités de celui qui a pour lui Dieu et le droit. Ses ordres pesés, mesurés, irrévocables crépitent sur les fondations, rassurées par cette autorité qui n'hésite pas : « Se confier en la solide Providence dont le jeu tout-puissant dépasse toutes les politiques humaines. Résister. Rester fidèle au poste et fidèle à sa livrée. » Les messages comminatoires du gouvernement se pressent à une cadence affolante. Il les lit sans précipitation, dépiste la faille qui les rend faibles, tranche, dicte la réponse opportune, devient l'ambassadeur adroit et brillant de nos intérêts, négocie lui-même avec les Préfets, les Ministres, les Parquets, fait les concessions qui s'imposent et, manœuvrier de génie, sans céder une seule fois sur la question des principes, réussit le tour de force énorme d'empêcher la dissolution déjà décidée de la Congrégation des Filles du Saint-Esprit. Il fut — et cela suffit pour l'immortaliser dans nos cœurs — celui qui nous sauva de la mort imminente et certaine.

D'autres cœurs battaient à l'unisson du sien avec les mêmes frissons généreux.

Mère Saint Georges Bamdè était en ces temps difficiles notre Mère Générale. Fille de pilotes, elle fut plus pilote que ses pères et sur des flots souvent plus houleux. Mais elle avait, inscrit dans son sang, le sens des coups de barre qui assurent un heureux voyage et l'accès du port aux barques les plus ballotées. Quand la mer se fit trop grondante elle dit : « A Dieu vat ! », comme un marin de race, et, lorsque le bateau commença de faire eau elle fit un vœu à Sainte Anne des Bretons. Après quoi rien ne l'effraya. Sa sérénité émanait droit de Dieu en qui elle avait foi. Approuvée par son Evêque elle multipliait les mots d'ordre fermes comme les rochers de sa Belle-Isle natale : « Nous sommes vouées à l'Enseignement et nous enseignerons ! Nous sommes religieuses, et nous le resterons ! ».

Elle portait sans affaissement la somme immense de ses forfaits et jamais casier judiciaire ne fut plus glorieusement maculé que celui de « Madame Bamdè, Marie-Séraphine ». Vingt et une condamnations ! Aucun bandit de grands chemins ne peut se vanter d'un tel record. Elle écrivait à ses filles persécutées, les visitait, les pressait sur son grand cœur quand, chassées des écoles, elles revenaient vers l'abri sûr et chaud de la maison maternelle car on rentre toujours chez soi quand on veut



échapper à la dureté des autres. Même quand son cœur se brisait, aucune note pusillanime n'altéra ses discours. « Ayons foi en Dieu, ayons foi en Dieu, Il est puissant et bon. Acceptons tout. Tout arbre qui porte des fruits sera émondé pour qu'il en porte davantage. Vous avez tout subi. C'est bien. Il reste encore l'épreuve de l'incarcération. J'aurai sans doute la première cet honneur et je m'y prépare. Qui de vous refusera de me suivre ?... ».

Tout auprès d'elle, accordée sur les mêmes ondes, s'agitait avec maîtrise une silhouette courte et râblée comme un bidet breton, raccourci saisissant d'une personnalité impérieuse. Ses yeux noirs avaient des feux d'escarboucles et ses lèvres minces des accents incisifs et péremptoirs. La jurisprudence eut fort à faire avec cette petite grande femme qui la culbutait sur son propre terrain, et qui exprimait une telle intensité de vie et d'audace qu'on en restait coi et rêveur !

Quand les ordres combistes nous disaient formellement : « Partez ! » elle criait une octave au-dessus : « Ne bougez pas ! ». Elle ne défendait pas l'enseignement chrétien, on ne défend que ce qui est faible et coupable. Elle ne le faisait pas petit pour qu'on lui pardonne d'exister. Elle l'imposait comme une nécessité, face au droit strict des consciences, elle campait en apothéose sa vigoureuse vitalité et sa grandeur émouvante. On la voit à Paris, à Rennes, à Brest, à Quimper, à Chateaulin, ou dans la moindre bourgade, partout, électrisant les avocats, exerçant les inculpées, communiquant à tous sa flamme, son goût de la lutte juste et son optimisme indégonflable. Trois cent vingt filles du Saint-Esprit comparaissent devant les tribunaux ; quatre-vingts fois Mère Joseph du Sacré-Cœur, au mépris de tous les usages, les assiste et déroule une plaidoirie impeccable de rigueur juridique. Quand le juge d'Instruction fait remarquer que « Ce n'est jamais Madame X qui répond, mais la Mère Secrétaire » la Mère Secrétaire riposte vivement : « C'est pour cela que je suis ici » et si, patelin, il insinue : « Mais, faites comme les autres, sécularisez-vous et vous curez la paix » elle explose : « Monsieur le Procureur, vous nous verrez souvent à votre barre, mais, toujours en robe blanche ». Elle a toutes les hardiesses, oppose des refus polis mais formels, sollicite et obtient des ordonnances de non-lieu et même quand elle se sait vaincue d'avance inflige à la cour des plaidoyers complets, fulgurants de vérité. On la nomme « l'avocat blanc », et les magistrats l'appellent avec respect : « Maître Joseph et cher collègue ». Elle est habitée d'une idée qui la poursuit, l'obsède, unifie sa vie : « Les âmes d'enfants en danger. Je ne puis parler d'autre chose à Notre Seigneur ». Correctionnelle, Première instance, Cour d'appel, Cassation, elle ne s'arrête que parce qu'elle a épuisé la justice humaine.

Chère et très vénérée Mère Joseph du Sacré-Cœur, les écoles vous offrent comme un bouquet l'hommage de leur gratitude. Votre ciel même doit être agité maintenant qu'elles sont de nouveau une cible de choix. Votre âme doit courir parmi nous, ardente comme un ange combattant. Soyez en paix, nous « suivrons » coûte que coûte, car nous sommes de votre race et, comme vous, sûres de Dieu et de la cause qui nous servons.

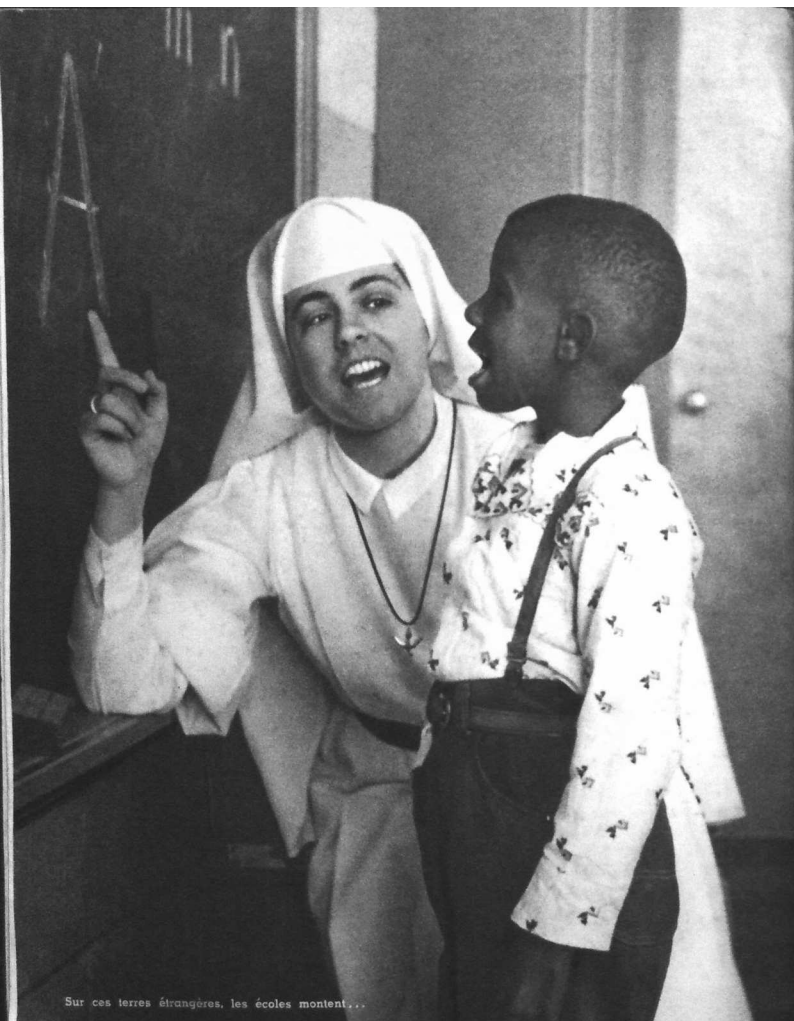
La main dans la main...

Et voici que maintenant nous rêvons d'une harpe d'or qui chanterait sur des airs de grand Hallel, les pays hospitaliers qui surent nous consoler des défaillances de notre propre Patrie. Leur âme s'est tant mêlée à notre âme que nous ne savons plus ce qui est à nous et ce qui est à eux et cela fait tout ensemble un cœur immense, à l'image de la Charité divine.

Vous, la Belgique, et votre « Meuse endormeuse », vous, la Hollande, jaspée de lacs d'opale et piquée de tulipes, vous, la Grande-Bretagne, drapée dans les plis souples de vos mers grises, et vous, la libre Amérique, largement ouverte comme vos pampas, vos Grandes prairies et vos forêts sans frontière, nous vous saluons avec un respect infini et nous vous devons une litanie de louanges et de sincères mercis. Nous n'avions plus de toit, vous nous avez offert l'abri du vôtre. Nos bras étaient vides, vous les avez remplis de vos malades et de vos petits enfants. Vous nous avez « accueillies » sans réserve, avec la franche rondeur de vos charités et, vous avez écarté de nous, avec courtoisie et douceur, l'oppression qui naît de l'exil, même brillant. Nous saluons aussi près de vous celles-là que Dieu jugea dignes de la blessure du départ et que représente ici si dignement notre vaillante Mère Assistante Saint Albert. Elles s'en allaient le cœur vrillé de nostalgie et d'angoisse mais soumises et confiantes, vers l'inconnu lointain et mystérieux. Elles ne savaient pas qu'au débarcadère les attendait la fraternité.

Pour des Bretonnes qui n'avaient jamais quitté leurs clochers à jour, quelle soudaine et brutale aventure ! Il fallut saccager les souvenirs du pays qui chantaient sur des airs de pardon, de gavotte et de binou. Où étaient-ils les ajoncs d'or et les pommiers croulants, et les sentiers creux pleins de rêve, les chapelles ombreuses et recueillies, et les croix de granit debout sur les routes de la vie, et le parler rude, et le vent salé d'Armor ? Il fallut peser sur son cœur. Elles le firent avec la vigueur que confère à l'âme la passion souveraine de la volonté de Dieu.

Ce fut très vite un chassé-croisé de bons offices et le ciel fit tomber ses bénédictions comme une rosée sur ces alliances qu'il aime, car il n'y a sur la terre ni Juifs, ni Gentils, mais partout des fils bien-aimés de Dieu. Il permit bientôt à celles qui recevaient, de donner, et à celles qui donnaient, de recevoir. En cinquante années jaillit comme une flambée magnifique une génération d'œuvres qui tient du prodige. Des pouponnières où se pressent, comme des roses en bouton, des bébés gazouillants, des écoles gardiennes pour les hommes en herbe, des écoles primaires, secondaires, des collèges que fréquentent des milliers d'adolescents, des « homes » accueillants pour les jeunes filles, des nids pleins de tendresse pour les vieillesses solitaires, des catéchismes pour les enfants des écoles publiques, des Ecoles Normales. Et la Congrégation connut très vite la suprême joie de voir se mêler fraternellement dans ses Professes les



Sur ces terres étrangères, les écoles montent...



... comme des roses en bouton.

Anglaises, les Américaines, les Belges, les Hollandaises. C'était le signe que tout avait bien réussi.

Il avait eu raison, le grand Monseigneur Morelle qui fit craquer les frontières bretonnes et imprima cet élan vers les espaces reculés dont tous nos fondateurs avaient porté le rêve.

Satan avait cru nous réduire en poudre et nous effacer de la terre, et, par un de ces chocs en retour qui sont le dernier mot de Dieu, il avait été pour nous la clé qui nous ouvrait des portes merveilleuses. S'il n'était pas Satan nous lui devrions aussi de la gratitude.

Du vieux rêve...

Mais poursuivons.

Il arrive quelquefois dans les générations de la terre, des vocations insolites et déroutantes. Dans telle tribu de terriens qui, depuis toujours, prépara les sillons pour le grain et le grain pour le pain, il surgit tout à coup un adorable et crispant petit drôle en rupture ouverte avec ses origines. Pendant que ses vaches, en état d'euphorie, se gavent de savoureuses rapines, bonhomme taille des flûtes dans les roseaux et, les yeux clos, fait monter il ne sait d'où, des sons merveilleux d'accord, de caresse et de pureté. Il lui semble qu'ils arrivent du fond des âges, amplifiés jusqu'à l'enchantement. Quelqu'un de très proche, lui souffle des harmonies de rêve. C'est sûrement quelque ancêtre génial — dont les vaches devaient aussi voler en paix dans les luzernes — qui tâte sa descendance et se retrouve enfin dans l'élu capable de poursuivre la symphonie.

Notre symphonie aussi restait inachevée.

Le vieux rêve de Dom Leuduger, sagement rangé par la volonté de Dieu, n'était pas mort et ne se trouvait pas satisfait. Dieu ne tue pas les beaux rêves. C'est Lui qui les fait naître, qui entretient leur vie secrète avec amour et les fait éclore aux heures les plus propices à la plénitude. En attendant ils coulent goutte à goutte le long des générations comme le mince filet d'une source invisible. Ils passent d'âme à âme, en frissons mal définis, en aspirations tâtonnantes et vient le jour où ils jaillissent comme un incoercible trop-plein.

... à la belle réalité.

Partir vers les contrées païennes... Auprès de qui le missionnaire de feu trouverait-il l'écho qu'il attendait, patiemment, depuis qu'il était devenu éternel ?

Ce fut en 1936 que la bonne réponse lui parvint. Dieu, sa famille religieuse et lui-même tombaient enfin d'accord après une petite attente de 230 ans. Nous allions, comme il l'entendait, faire voile vers les lointaines plages où Dieu ne règne pas. Il y eut, dans toute la Congrégation,

un grand remous de bonheur. Chaque Breton n'est-il pas un missionnaire en puissance ou en attente ?

« Cœur de Jésus, vous avez ouvert un sillon au couchant du vieux monde, un sillon sur la mer et dans ce sillon vous aviez semé des Celtes. Le fardeau de votre croix sur l'épaule, le Celte a fait le tour de la terre. Pour vous, il a traversé chaque mer, il a atterri dans toutes les criques. Où est la vague qui ne se voit pas soumise aux hommes de ma race ? L'île sauvage où ne dorment pas les os d'un Celte ? Ils attendent le feu de l'apostolat dans tous les pays ».

Ainsi parle Calloc'h, le barde au grand cœur.

Ainsi pensait aussi Dom Leuduger, deux cents ans avant lui. Les choses finissent toujours par arriver et les âmes par se rencontrer.

Ce fut d'abord vers la Chine immense que notre cœur se porta. Huit Sœurs partirent, comblées d'avoir été choisies. Elles connurent les heures palpitantes et dures de tous les débuts. Il y eut le grand hiatus des races dissemblables, des clans hermétiques ; les difficultés d'une langue aussi compliquée qu'expressive ; les chocs d'un climat s'opposant à nos goûts tempérés ; il y eut l'incidence du grand conflit européen qui fit de leur mission un exil. On se battait en douce France où coulait peut-être le sang de leurs frères et des fils de leurs frères. Aux questions angoissées qu'elles se posaient, rien ne répondait sinon le silence ou quelque billet vieux de six mois qui leur disait à mots prudents, de tristes choses.

Il y avait surtout la tâche exaltante mais si ardue de faire connaître le Dieu de Vérité. Mais souffrir, pour un missionnaire de race est normal : toute meurtrissure acceptée pour Dieu se transmue en son contraire. Ce qui est intolérable, c'est de lâcher une œuvre en plein essor. Ce fut pourtant ce que Dieu demanda. Le martyr s'abattit sur notre Kirin si solidement édifié. Il fallut partir et les apôtres chassées ne guériront jamais bien de leur Mandchourie. Elles rêvent aux 10.000 petits Chinois qu'elles ont jetés, en quinze ans, par le baptême, dans le sein de Dieu. Leur mission n'est pas morte, elle dort seulement. Il reste à Kirin une tombe qui monte la garde comme une héroïque vigie et qui perpétue là-bas notre vivante présence.

« Si l'on vous pourchasse dans telle ville, fuyez dans telle autre. »

O hardiesse ! La Chine nous chasse : Partons pour les tropiques africains. Le grand pays noir nous appelle, pressant et combien touchant. Il y a grande pitié dans les brousses torrides où les âmes sont dans l'attente. Les volontaires sont prêts, et si l'on souffre dans leurs rangs, c'est seulement de ne pas être choisis... Ce fut comme un rêve : nous allions partir : pourparlers, lettres, contacts, caisses et malles, malles et caisses. Nous sommes parties : Marseille, Casablanca, Dakar, Konakry, Abidjan, Lomé, Kotonou, Douala, Yaoundé, N'Gaoundéré, Maroua, Dukulla. Nous sommes arrivées ! Quel est ce prodige ?... Ce feu rapide et dévorant ? En 1954, il y a Dukulla, un an plus tard il y a Anniston, il y a Lam, il y a Yaogoua, il y a Gadsden, il y a Lara.



Sur la face d'ébène du Cameroun fleurit un blanc sourire... C'est comme une cube de printemps : « Nous sommes heureux, nous allons enfin vivre, merci ! ». Toute la brousse chante au bord des marigots en scandant des airs primitifs sur lesalebasses évidées. Et bientôt toute la brousse priera car rien n'est impossible à Dieu quand il rencontre des apôtres au cœur de feu.

L'âme de notre Père frémit d'une joie enfin parfaite. La flamme qui ardeait en lui a couru d'un bout à l'autre du grand monde. Sous les soleils d'Afrique ses Filles du Saint-Esprit sont à l'œuvre et gagnent pied à pied le terrain que leur disputent les sorciers, l'islamisme et Satan lui-même. Les écoles montent et on y trouve Dieu. Les dispensaires soignent tous les malheurs qui rôdent dans la brousse hostile. Les piqûres des serpents, la malaria, la lèpre reculent désarmées par la patiente charité du Christ. Les Toupouris, les Massas, les Mundangs, les Guidars ont pris place dans notre grande famille ou plutôt, il n'y a plus ni Toupouris, ni Guidars, ni Noirs, ni Blancs, il y a, tous ensemble, des enfants du bon Dieu en route vers la Maison de leur père.

La ruche bourdonnante.

La Geste de Dieu va s'achever et si ses chants ont été honnêtes ils auront célébré le héros unique qui donne un sens à tout. Le Saint-Esprit notre Père décrit son orbe invisible mais plus réel que le visible au-dessus de la grande famille qui l'a choisi pour âme. Son action s'inscrit, pas à pas dans la trame de nos jours parfois si discrète, si respectueuse qu'on pourrait douter de sa présence tant les hommes semblent mener ostensiblement le jeu, parfois avec une impétuosité si flagrante qu'on ne peut que tomber à genoux et s'écrier : « C'est le Seigneur ».

« Moi j'ai planté, Apollos a arrosé, Dieu seul a donné croissance. Celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien. Dieu seul est quelque chose » (Saint Paul). Tout ce que Dieu fait appelle toujours, en son temps, les Te Deum tonnants des actions de grâces.

Loué soyez-vous mon Dieu pour nous avoir toujours et partout précédées et assistées depuis deux cent cinquante ans et de nous avoir accordé l'honneur de vous servir.

Loué soyez-vous pour tout :

Pour les petites écoles qui sont notre patrimoine intouchable et pour les grandes que Dom Leuduger aurait aussi aimées parce qu'il faut qu'elles existent.

Loué soyez-vous pour les 60.000 enfants que nous avons la joie d'élever peu à peu au-dessus du niveau de la terre, pour les Bretonnes au regard gris comme l'aile des goélands, pour les fines Parisiennes, les Pyrénéennes au parler savoureux, les Nordiques aux nattes d'or et

aux yeux de source, pour les petites Misses dignes et réservées, les Américaines franches et vives, et pour nos derniers nés, donc les plus chers : les petits Chinois aux yeux bridés et les négrillons dodus et candides.

Loué soyez-vous pour nos adolescentes penchées sur leurs humanités ou leurs tâches sociales de demain. Faites qu'elles apprennent par nous, sous la conduite de l'Esprit-Saint, le grave et dur et beau métier de vivre chrétiennement.

Loué soyez-vous pour le peuple charmant et grouillant de nos catéchismes, de nos colonies, de nos Patronages.

Si ces 60.000 enfants se donnaient la main et la tendaient à ceux qui sont leurs aînés depuis deux cent cinquante ans, nous ferions peut-être le tour du monde et notre gracieuse farandole irait sûrement de la terre au ciel où elle s'accrocherait aux mains de nos premières Mères tout attendries.

Loué soyez-vous pour nos Seigneurs les malades, qui sont les agents supérieurs de votre activité, soit qu'ils s'éternisent dans nos infirmeries par votre bon vouloir, soit qu'ils s'étiolent dans les foyers éprouvés dont vous avez besoin. Loué soyez-vous pour celles qui les soignent : pour la petite soeur courageuse qui arpenté les sentiers boueux ou accélère son moteur pour soulager plus vite celui que mord la souffrance ; pour celle qui dans les poussières des corons poursuit le mal physique et moral, pour celle qui dans les avenues brillantes dépiste les misères dorées et les cœurs meurtris qui ont droit de cité partout ; pour l'infirmière qui dans nos cliniques, vole nuit et jour au premier gémissement de ses patients et pour celle qui, dans nos hospices, réchauffe les membres engourdis et les cœurs esseulés de nos vieillards.

Loué soyez-vous pour les tâches qui n'ont rien de spectaculaire et qui sont vos *prétérées*, pour les couloirs qu'on balait, la porte qu'on ouvre avec le sourire, le linge qu'on frotte, le bas qu'on ravaude, le feu qu'on allume, et pour tout ce que votre amour transfigure au fil de l'humble quotidien.

Loué soyez-vous pour la jeunesse claire qui, dans nos trois Noviciats, prépare la relève dans la joie qu'aucune joie ne dépasse. Et pour nos jours de Profession tout pleins d'allégresse, de carillons et de foi où se rencontrent ce que vous avez fait de plus beau sur terre : des parents et des enfants chrétiens ouverts comme des calices d'offrande. Ne tarisiez pas, Seigneur, cette source réservée de vos bénédictions. Gardez-nous du supplice d'entendre « les petits enfants demander du pain » et de ne trouver personne « pour le leur rompre ». Que votre Esprit fasse comprendre à celles que tourmente l'infini et qui rêvent grand dans l'oubli de soi que, servir Dieu c'est être mille fois libre, que c'est infiniment doux et que c'est nécessaire.

Loué soyez-vous pour les chefs que vous nous avez toujours donnés sur mesure selon nos vicissitudes, ceux que nous avons célébrés parce qu'ils furent à notre berceau, ceux que d'autres célébreront quand l'Histoire, comme le ciseau du sculpteur, aura dégagé leurs traits impérissables. Quelques noms s'imposent dès maintenant à notre vénération :

Mère Emmanuel de la Croix, toute de souffrance et d'humilité qui ne fit que passer au pouvoir comme une gracieuse vision : « rapidement consommée, elle a accompli des temps nombreux ». (Sap. 4, 43.)

Mère Saint Melaine, de douce mémoire, cueillie brusquement dans le triomphe de mal, dont le grand cœur débordait et dont la sérénité ne pouvait relever que de l'union constante à Dieu.

Loué soyez-vous pour toutes celles dont le nom ici-bas ne sera jamais prononcé, essences d'ombre au travail secret qui nous éblouiront au grand soleil de l'éternité où plus rien ne sera incompris, ignoré ou trahi.

Loué soyez-vous pour la force tranquille qui tient aujourd'hui le gouvernail et pour l'équipe de maîtrise qui, auprès d'elle, veille et s'active.

Loué soyez-vous pour le Pontife qui ne manque jamais quand il faut un bon conseil, une lumière, un paternel encouragement et pour l'âme sacerdotale qui, depuis vingt et un ans, guide avec le même zèle apostolique nos destinées spirituelles.

La Geste est finie.

Puissions-nous dire au grand jour sans couchant : « Nous sommes allées comme il fallait, où il fallait, nous sommes entrées chez Dieu ».

Le grand arbre est debout dans la lumière, et la vie, qui est le chant de Dieu en toute chose, est en lui. Il a tenu dans les tourmentes. Viendront d'autres tourmentes. Mais pourquoi craindre, hommes de peu de foi ? Les frondaisons s'effeuillent, les troncs se brisent. Mais les racines plongent en Dieu et Dieu est l'Invincible. En Lui fut notre foi, en Lui restera notre foi.

Gloire à Dieu !

CETTE PLAQUETTE ILLUSTRÉE
ET ÉDITÉE PAR JOS LE DOARE,
ÉDITEUR D'ART À CHATEAULIN,
A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES D'HELIO-CACHAN,
À CACHAN, LE 1^{er} OCTOBRE 1956.

POUR
LE COMPTE DE

**LA MAISON-MÈRE DES
FILLES DU SAINT-ESPRIT**

20, RUE DES CAPUCINS, S^t-BRIEUC

Le cliché de la page 38 a été aimablement communiqué par la maison d'Anniston (U.S.A.)

Imprimatur : 4 die augusti 1956
Armandus ep. Briocensis
et Trécorensis.



... nous sommes allées comme il fallait, où il fallait.